



LE

B
O
M
B
A
R
D
E
M
E
N
T

DE

NAPLES

par les

ANGLAIS



● Depuis l'invasion de la Grèce par les troupes de Mussolini, les autorités anglaises ont accompli leur promesse d'assistance à la petite nation hellénique et les aviateurs anglais ont plusieurs fois bombardé toutes les bases importantes italiennes, soit en Albanie, soit en Italie elle-même. Notre artiste a reproduit ici la scène qui s'est passée lorsque des bombardiers Wellington se sont rendus au-dessus de Naples pour laisser tomber des bombes sur cette importante base navale italienne.

(COPYRIGHT "Transatlantic News")

Un monument d'art

LE NOUVEAU NOVICIAT DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

Sur un emplacement vénérable entre tous, éprouvé par le feu purificateur, s'élève maintenant à Joliette un monument d'art qu'il ne semble pas téméraire de classer parmi les meilleures créations architecturales du pays en ces dernières années. C'est le nouveau Noviciat Maison provinciale des Clercs de Saint-Viateur, oeuvre du P. Wilfrid Corbeil, C. S. V.

Le splendide édifice vient à peine de sortir du sol. Ses pierres, empruntées aux lits de calcaire où s'encaisse le cour de l'Assomption, n'ont rien de trop grave mais, non plus, rien de trop riant. Le soleil d'automne a salué leur première apparition et leur fera peut-être chaque année leur meilleure atmosphère, atmosphère à demi mystique, un peu sombre par la suggestion de l'universel dépouillement, éclairée pourtant par les rayons d'une espérance qui ne peut jamais décevoir. D'autres ombres et d'autres lumières envieront aussi leur carresse contrastante aux admirables pans maçonnés : les ombres familières du jardin-bocage, les reflets aux mille colorations qu'irradie à profusion le traditionnel parterre du noviciat. Les lignes de l'édifice, graves elles-mêmes sans raideur, se profilent avec une netteté sereine sur le ciel un peu ensablé de la région jolietaine. C'est une fête d'art et de paix !

Art et paix d'une qualité indiscutable, puisqu'ils nous viennent directement... du Moyen Age.

Qui n'a pas désiré, un jour ou l'autre habiter le Moyen Age ? Epoque de vie ardente, de mystère, d'ordre dans le mouvement, époque de grandeur dans l'action et dans la contemplation, ce temps privilégié continuait de nous dire par ses monuments ce qu'il avait été en fait. Nous arrivait-il de visiter, au moins par l'image, les splendeurs romanes ou gothiques, tant de lieux où une sorte de continuel miracle du génie humain avait glorifié dans le sensible la Beauté créée, nous aurions voulu reculer jusqu'à ces siècles révolus pour mieux y participer, semblait-il, à l'éternité des choses...

Les pays d'Europe gardent quelque possibilité de faire ainsi le bond en arrière, puisque les témoignages sont encore là debout. Mais dans nos pays neufs ! Que peut l'élévateur à grain pour le rappel des âges extatiques ? Quant au gratte-ciel, malgré son nom et les ascenseurs, il élève moins vite aux sphères célestes que la plus modeste nef médiévale de Périgord ou de Norman-

die ! Si donc nous voulons posséder le trésor des merveilles anciennes, il faut les faire venir chez nous. Et pourquoi pas ? Nous rééditons les vieux livres. Pourquoi ne pas rééditer les vieux monuments, les vieux styles (pourvu qu'ils aient reçu des promesses éternelles) ? A côté du neuf, comme réciproquement, il y a place pour l'ancien. Il ne s'agit que d'y mettre de l'intelligence.

Le P. Corbeil, qui est par ailleurs passionné de nouveauté, a jugé à propos, pour notre monastère jolietain, de nous ressusciter un ou deux siècles le Moyen Age. Je me demande même si on pourra discuter l'à-propos de sa tentative, que pour ma part je voudrais voir faire école, et non pas seulement dans l'architecture religieuse. Nul n'ignore qu'on a abusé chez nous désastreusement du principe d'imitation. Est-ce une raison pour le proscrire tout à coup et négliger sa fécondité hors de conteste dans toutes les formes de l'art humain ? Débarrassons l'imitation de l'élément servile, et gardons-y, dans la liberté, l'appui que réclame la débilité de notre génie...

Mais le P. Corbeil ne s'amuse pas à tirer des "copies authentiques" des copyrights. Ayant décidé de nous faire un monastère roman (pourquoi pas gothique, puisque cet artiste ne semble plus voir clair quand il bée devant une magnificence ogivale ? probablement parce que son instinct lui rendait impossible une aussi massive bévue), ayant donc fixé son choix sur le style, notre créateur se met à l'oeuvre et opère la sélection des idées-mères, à travers la multitude des spécimens possibles. Il y a du roman partout en Europe. Sur tous les points du territoire français, il en existe. Types architecturaux à données communes, cela va sans dire, mais aussi présentant des différenciations d'espèces. Il faut regarder, juger, puis choisir. Le P. Corbeil a pérégriné, ça et là en France, de l'est à l'ouest et du nord au sud. Le nord-ouest du pays français lui a tiré l'oeil quand il s'est agi de ce monumental ensemble, à l'aspect solide et pratique, et pourtant empreint de ferveur mystique, qu'on appelle la construction romane. Normandie surtout, terre de nos pères, terre de ces hommes hors de la commune mesure, qui pouvaient faire avec la même aisance un labour de bon revenu, la conquête d'un empire ou les héroïques exercices de la vie du cloître !

Ils se sont trahis, ces héros de bon sens et de folie, dans leurs usages esthétiques. Et art roman, — c'est le point

qui nous intéresse, — ils ont pris les membres de la robuste structure que l'homme du Moyen Age conçut avant le gothique, et entre ces pans bas qui manquaient un peu de vertex, de lyrisme des altitudes, ils ont dressé l'incomparable fusée que j'appellerai mégallithique, de la tour-lanterne. En Normandie particulièrement, en effet, règne au carré du transept cet organe central qui forme pour l'église romane le point de rencontre des parties extrêmes, en même temps que sa taille surélevée offre protection à toute la structure et promène sur les collines vertes — les plus belles du monde — le souvenir des chevaliers géants (les tours-lanternes sont contemporaines de Tristan et d'Yseult, des Chansons de Gestes, des Chevaliers de la Table Ronde !).

La tour médiane figurait dans les églises. Le P. Corbeil en fait une magistrale transposition dans l'habitation monastique, où le dessin de l'oeuvre est tout autre puisque le temple lui-même n'en forme qu'une section. Ici, l'architecte plante la pièce cardinale à la jonction des parties essentielles de l'édifice. Remarquons en passant que le plan de celui-ci est théoriquement régulier, le "moignon" qui regarde l'alle Champagne devant se prolonger un jour en forme de cloître de grand style. La haute masse de la tour exercera donc avec autant d'à-propos sa fonction tutélaire et ne remplira pas avec moins d'avantage le rôle de carrefour, à la croisée des voies principales de l'édifice. Cette adaptation est-elle simplement ingénieuse, ou si elle est géniale ?

Jetons un coup d'oeil pas trop pressé sur quelques particularités de l'extérieur.

D'abord la toiture, féconde cible à gloses, peut-être. On aurait pu en effet la faire plate, soit pour que quiconque pût se promener dessus, soit pour qu'on pût y placer par dessous un plus grand nombre de personnes... Mais n'ajoutons pas le ridicule de la discussion à celui de l'hypothèse... Disons simplement, d'abord que le comble à pic se justifie mieux, même pratiquement, en pays septentrional, où il y a fréquence de pluies et abondances de neiges, que toutes les autres formes plus ou moins horizontales; puis, qu'esthétiquement cette montée aiguë des murs qui vont d'un seul jet s'articuler au faîtage est une bénédiction. La tour, en particulier, avec sa coiffure pyramidale d'un si superbe élan, est si bien ce qu'elle devait être qu'elle eût gagné à disparaître plutôt que de ne pas être ainsi. Considé-

rons enfin que la poésie peut n'être pas de l'espace perdu.

Nous comptons aussi comme un coup heureux que l'architecte n'ait pas laissé bayer le toit en manière de chaudeau soit à la ligne inclinée des pignons soit au rebord inférieur sur tout le pourtour. Avoir procédé autrement, c'eût été faire de l'épithète, comme il convient à un art novice.

Comment fallait-il décorer, au dehors, cette masse profonde et noble, si imposante par le sérieux de ses lignes générales ? Premièrement, ne pas l'avilir par de puérils enjolivements. Nous n'avions pas à craindre que le P. Corbeil se mit à faire joli autour de quelque chose de grand... En fait, il se montre ici très sobre. Peut-être a-t-il été sur le point de l'être trop. C'est ainsi que je



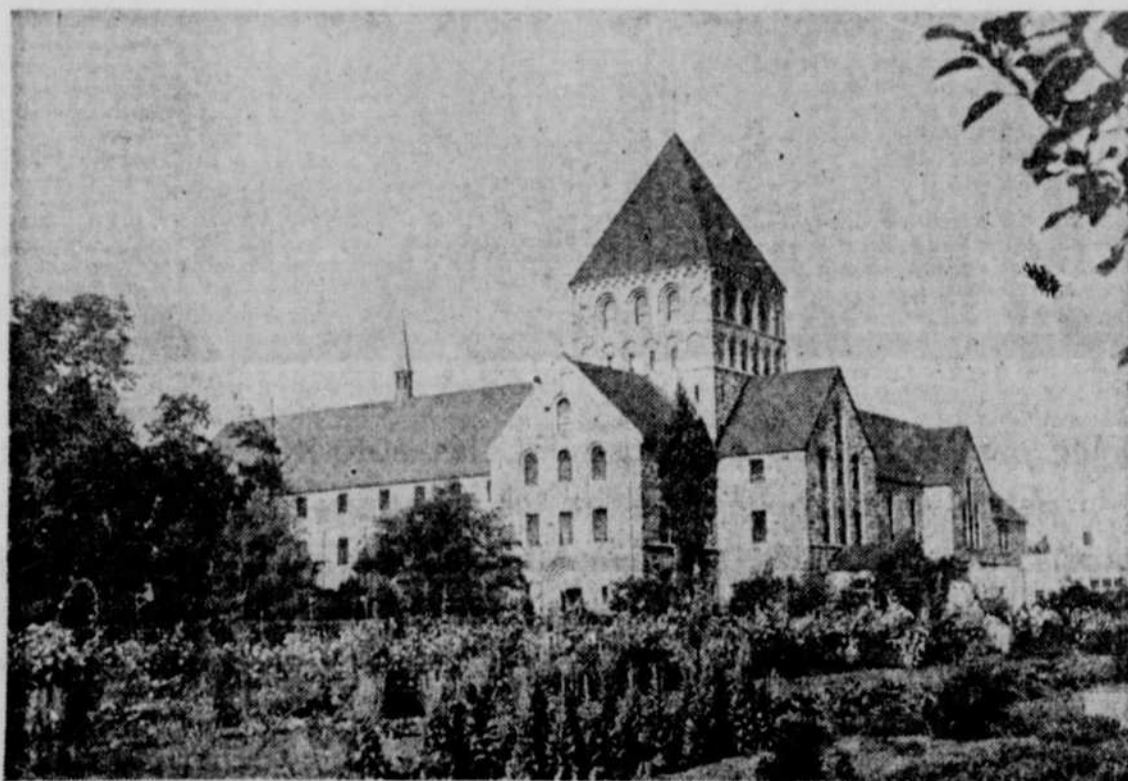
● Vue du grand haut de la nef, avec la galerie qui l'entoure et les travaux en fer forgé qui l'ornementent.

J'ai entendu se dire satisfait d'une ornementation qui n'irait pas plus loin que celle des célèbres abbayes cisterciennes. Non, il n'aurait pas fallu nous imposer ce féroce dépouillement...

Des pilastres de faible relief, entre lesquels s'encastrent des fenêtres de différente hauteur et de différent dessin (les unes rectangulaires, les autres cintrées); un cordon à la hauteur du premier étage; c'est tout ce qui décore ici la façade et les surfaces extrêmes correspondantes. N'oublions pas toutefois, sur la façade, un très beau porche d'entrée à plusieurs retraits; le tympan sculpté directement dans la pierre est l'oeuvre de Marius Plamondon, professeur à l'École des Beaux-Arts, à Québec. Il représente saint Viateur assisté de deux anges au-dessus desquels est inscrite la devise de l'Institut : Adoretur et Ametur. Ce morceau de taille directe est d'une interprétation tout à fait moderne. De chaque côté, à égale distance, deux judas de la plus régulière hypocrisie encadrent le portail.

Les grands pans ont également un décor de pur ordre architectural. Ceux de la chapelle : les hautes et minces fenêtres romanes, groupées aux transepts en un fort beau triplet. Ceux du noviciat proprement dit : à la façade, au rez-de-chaussée, un préau à arcature cintrée, qui est une des choses remarquables de la construction; aux étages supérieurs, une discrète différenciation des ouvertures rectangulaires, dont le rang d'en haut, plus petit, se colle expressément au rebord du comble; enfin un minuscule clocheton, substantiellement habillé de cuivre.

La tiare surplombante de la tour-lanterne avait droit à une ornementation plus travaillée. Ne peut-on pas dire



● Le nouveau NOVICIAT des Clercs de Saint-Viateur, à Joliette.

canadien, à Joliette

UN ARTICLE DU Révérend Père GUSTAVE LAMARCHE, c.s.v.

qu'en y pourvoyant, le P. Corbeil a trouvé des harmonies inégalables ? La pittoresque description qui va suivre n'en donnera pas la moindre idée. Voici d'abord, aux angles qui émergent du croisement de la tour et des combles, l'évident discret et pourtant savoureux de deux étroites meurtrières : l'attention se trouve dirigée; au-dessus, c'est-à-dire au premier étage de la "lanterne", un pourtour continu de petites fenêtres rectangulaires, encadrées dans une solide arcature cintrée : c'est un commencement de profusion; enfin à l'étage le plus élevé, l'opulence pure et simple, soit de grandes ouvertures cintrées, à triple retrait, dégradant sculpturalement la lumière jusqu'au jour clos de l'intérieur; de très ordinaires modillons, mais d'un effet décisif, attachent cette royale "galerie" aux pans triangulaires de la toiture; répondent plus bas à la ligne en vibrato des modillons les lignes unies de deux cordons séparant les étages.

La pointe ultime de la tour reçoit, comme il convenait, la croix, mais non une croix fleurie; le signe rigide, en ligne directe, des vieilles cathédrales. Le cop surmonte le tout, oiseau justement stylisé et que l'artiste, au lieu de le farcir, s'est plu à vider le plus possible de sa matérialité.

Nous serions très incomplet si nous ne mentionnions, comme élément décoratif, l'appareil de la pierre. C'est un appareil irrégulier, avec joints très apparents à la mode de Bretagne. Le traitement de ce système demande, il va de soi, un métier d'une grande sûreté. Car "irrégulier" ne veut pas dire "n'importe comment". Le maître-maçon doit réaliser un équilibre constant des valeurs. Nous trouvons que cet ordre délicat a été magnifiquement réussi dans notre noviciat. Les voussours des diverses arcatures sont une remarquable réussite. Un jeu de coloration a été également demandé à la pierre, par la distribution, peut-être parcimonieuse, de riches pierres rouillées.

La règle de clôture n'étant pas encore promulguée, nous pouvons maintenant, pour une brève promenade, pénétrer à l'intérieur.

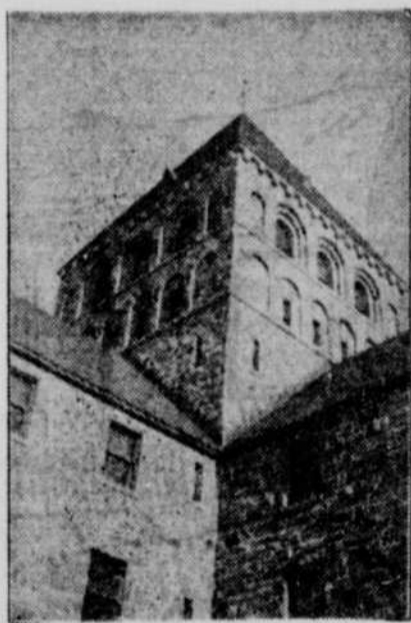
Et nous voici d'abord dans le hall d'entrée, partie inférieure de la grande tour. La pièce est haute de deux étages et d'une magnifique signification ornementale. Il y règne, à l'étage élevé, une galerie de faible largeur, bordée d'une balustrade de très beau style, en fer forgé. Le long de l'escalier en terrazzo qui conduit à cet étage court une rampe de même facture que la balustrade. Les quatre pans du hall portent une haute arcature symétrique, complètement nue, les deux étages se trouvant reliés par la continuité de la colonnade de l'un

à l'autre. De monumentales grilles de fer forgé, aux somptueux dessins originaux, ferment les accès à ce carré du côté de la chapelle et du côté de la maison des novices. Enfin le puits d'ombre qui se creuse vers la hauteur est occupé par un lustre de forte taille, appareillé aux autres ornements de métal."

Le matériel de revêtement de cette pièce (il est le même dans les grands couloirs et par toute la chapelle) est d'une austérité consommée : c'est le simple ciment dit roulé, avec sa teinte blafarde et son grain rugueux comme une bure; nous garantissons que la convoitise des yeux n'y prendra pas de complaisance exagérée; ce n'est d'ailleurs pas une critique que nous formulons, la raison de cette sévérité apparaissant d'elle-même.

Parmi les autres pièces dignes de mention, énumérons : la salle de récréation des novices, si riante avec trois côtés de larges baies romanes, l'un donnant sur le préau déjà cité; la salle d'étude, délicieusement ombragée sur la façade par des arbres qui veulent entrer et qu'on doit bien se garder de pousser plus loin (abattre); surtout le grand réfectoire, pourvu aux deux extrémités d'une décoration en arcades tout à fait bien venue et orné d'un fort beau plafond à caissons.

Et voici le morceau de résistance: la chapelle. Gros effet de surprise de prime abord. Nous nous attendions à une correspondance avec le style de l'extérieur. Tout au plus, si nous tournons



● Un coin du nouveau noviciat des Clercs de St-Viateur.

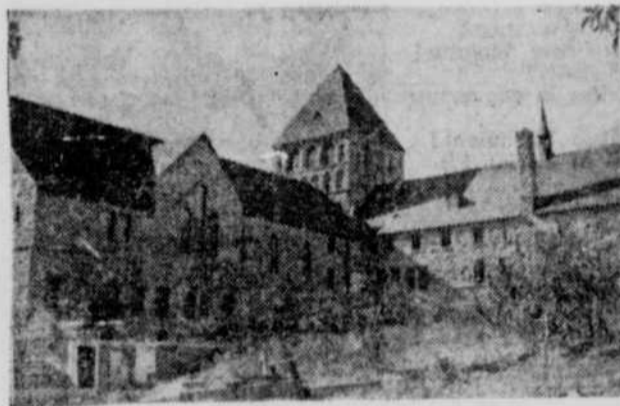
immédiatement la tête vers les murs, y découvrons-nous le dessin des cintres aperçus tout à l'heure. Le reste, c'est d'un tout autre galbe. Lequel ? Pas plus celui de l'ogive que l'autre. De grandes lignes indéfinies partent du sol sans intermédiaire, comme un avion décolle tout droit vers le ciel. Ces arêtes s'infléchissent en gerbes de deux ou trois, et courent d'un trait étendre leurs homologues jaillies du côté opposé. La jonction se fait sans le moindre heurt ou ressaut; on dirait un phénomène moderne de soudure autogène ! De petits bas côtés naissent du dédoublement du grand arc. Or celui-ci est l'arc de la voûte d'arête, d'un effet si simple et si heureux.

De ce plan courageux, le P. Corbeil revendique la hardiesse très grande de l'adaptation, mais non l'originalité première. Il transpose en effet dans sa substance l'église de l'Allemand Bohm, à Frielingsdorf. Seulement, le monument germanique avait quelque chose de "cryptique", de souterrain, en même temps que d'un peu trapu et "campagnard". Le P. Corbeil débouche la ca-



● Une autre vue du Noviciat des Clercs de St-Viateur.

tacombe en instituant en travers la galerie brillante d'un spacieux transept et



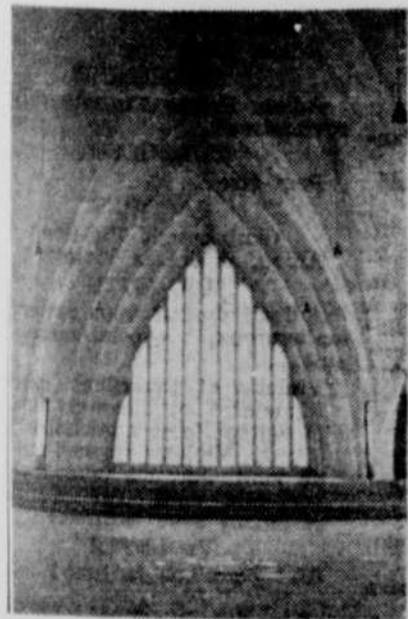
● Un autre aspect du Noviciat des Clercs de St-Viateur, à Joliette.

confère ainsi à l'oeuvre un ton de meilleure urbanité. L'abside manque encore; elle se dessinera sur tout le fond en un imposant ouvrage de verrière avec armature formée de forts meneaux verticaux; aux heures de la prière matinale, les novices assisteront au flamboiement d'une demi-douzaine d'arc-en-ciel (n'existe encore que la maquette de ce travail; puisse-t-on transporter dans le verre les couleurs étalées sur l'épure !)

Nous ne saurions clore cette notice sans confondre dans un même hommage l'auteur de l'oeuvre, ou plus simplement du chef-d'oeuvre, et tous ceux qui ont rendu possible son incomparable création : en premier lieu les supérieurs religieux, puis tous ceux qui ont concouru à la réalisation de l'entreprise : artistes, constructeurs, ouvriers. (1) Les hommes qui reconstruisent parmi nous le Moyen Age ont droit aux éloges qu'on se plaît à décerner, parfois avec un grain de sentiment romanesque, aux grands bâtisseurs de cette époque peuplée de merveilles !

GUSTAVE LAMARCHE, c. s. v.

(1) M. René Charbonneau, architecte; MM. Héroux & Robert, entrepreneurs.



● Une vue de la chapelle.

Les CAUSES de la DEFAITE de la FRANCE

● d'après un journal allemand

D'après la "Croix", qui commentait un passage de l'Encyclique "Mit Brennender Sorge" de Pie XI, nous expliquions les raisons de la chute de la France. Voici maintenant, d'après un journal allemand, "Der Mittag", quelques considérations sur les causes de la défaite française !—

"Les véritables causes de la défaite française sont nombreuses et remontent très loin dans l'histoire. Le peuple français est depuis fort longtemps inférieur au peuple allemand du point de vue du nombre, de la constitution physique et des facteurs moraux. Mais, au moment de la guerre, il lui était également inférieur du point de vue de la préparation militaire et de l'entraînement aux fatigues d'une campagne. Tout Français de bonne foi reconnaîtra que l'Allemagne nationale-socialiste surclassait nettement la France républicaine, parce qu'elle s'inspirait d'un esprit nouveau et d'une technique constamment perfectionnée.

"Toutefois, le facteur vitesse a joué le rôle le plus important dans la conduite des opérations militaires. L'armée allemande de 1940 n'a pas seulement bénéficié de cette supériorité de vitesse qui peut se mesurer au nombre de tours des moteurs; elle disposait d'une organisation parfaite qui visait à la rapidité dans tous

les domaines. La France et le peuple français s'étaient figés dans une quasi immobilité, bien que chaque Français, pris en particulier, soit supérieur à l'Allemand dans sa rapidité de compréhension et dans sa faculté d'adaptation. Nous ne nous abaissons pas en reconnaissant cette vérité; mais notre Etat national-socialiste, son organisation et le rythme que lui avait imprimé le Führer nous ont procuré des avantages incontestables vis-à-vis du régime parlementaire français. Chaque Allemand était animé d'un dynamisme révolutionnaire qui tendait à acquérir pour notre peuple l'espace vital et la place qui lui revenaient dans le monde, tandis que la France était restée conservatrice, satisfait de son sort et de ce qu'il possédait dans tous les domaines : spirituel, intellectuel et matériel. L'Allemand était désireux d'apprendre, curieux de connaître les pays nouveaux et d'étendre ses connaissances.

"La phrase typique de Paul Morand peint notre adversaire : "La France est un pays auquel l'Europe s'intéresse, mais qui ne s'intéresse pas à l'Europe". Le Français avait oublié que le rôle de puissance mondiale oblige et qu'une nation digne de le tenir doit s'imposer chaque jour des sacrifices et des efforts".

La boutique de Monsieur Grinsec

Féerie de Noël en un acte et trois tableaux

PAR ANNE HEBERT

DEUXIEME TABLEAU

La lumière monte peu à peu. Sur le comptoir, à la place des poupées informes fabriquées par Madeleine et Jacques, sont assis maintenant deux enfants : une fillette aux cheveux blonds, vêtue de satin comme une princesse, et un garçonnet qui, malgré la richesse de son habit, n'en garde pas moins une certaine allure alerte et gavroche. Ils descendent du comptoir, lentement ; et d'une démarche un peu mécanique, ils s'approchent des enfants endormis. La fillette se dirige vers Madeleine et l'embrasse au front, tandis que le garçon se dirige vers Jacques et lui pince le nez.

SCENE VII

Madeline, Jacques, Violette et Turbulent.

MADELEINE (émervillée.)
Oh!
JACQUES (fâché.)
Aie!
VIOLETTE (faisant une révérence.)
Je suis la princesse Violette!
TURBULENT (Il grimace et tire la couverture de Jacques.)
Je suis le prince Turbulent!
MADELEINE et JACQUES
Oh!
MADELEINE
Est-ce le matin?
JACQUES
C'est plus clair que le matin!
VIOLETTE
C'est la lune!
MADELEINE
La Lune!
VIOLETTE
Voulez-vous qu'elle entre?
MADELEINE
La lune?
VIOLETTE
Mais oui, la lune!
JACQUES
C'est possible?
VIOLETTE
Rien n'est plus simple.
(Elle tire sur une poulie et un disque d'argent s'arrête au milieu de la chambre.)
MADELEINE et JACQUES
Oh!
TURBULENT
Ce n'est rien ça. A mon tour! Regardez-moi bien! Tout est à moi, et je puis tout casser si ça me plaît!
MADELEINE et JACQUES (effrayés.)
Oh!
TURBULENT
Que voulez-vous que je détruise, la boutique ou le monde?
JACQUES
Je vous en prie, ne cassez pas la boutique, ni le monde non plus, car ça pourrait finir mal...
TURBULENT
Ah! ah! ça ne fait rien! Mais puisque vous ne voulez pas, je ne détruirai pas le monde maintenant.
MADELEINE et JACQUES (joignant les mains.)
Merci, prince Turbulent!
TURBULENT
Alors, je vais imiter le ronron du tigre!
MADELEINE
Le tigre peut-il vraiment faire ronron?
TURBULENT
Ah! ah! S'il peut faire ronron (Il enfle sa voix) Gr rr rr...
MADELEINE et JACQUES
Ah! mon Dieu!
MADELEINE (bas, à son frère.)
C'est là ton oeuvre, Jacques. Tu aurais dû ménager les grains!

de bruit et de révolution en lui créant la cervelle!
JACQUES (de même.)
Tu as peut-être raison.
VIOLETTE
Voulez-vous être plus gentil, Prince, vous leur faites peur!
MADELEINE
Que vous êtes belle, Madame!
VIOLETTE
Je suis ta fille, Madeleine.
MADELEINE (ravie.)
Ma fille!
VIOLETTE
Je suis venue au monde cette nuit pour toi.
MADELEINE
Merci, vous êtes bien bonne.
TURBULENT
Et moi, Jacques, je suis ton fils. Regarde-moi bien. Je viens te défendre et t'inculquer le courage qui te manque pour te débarrasser de cet abominable M. Grinsec.

JACQUES
Ne prononcez pas son nom, je tremble rien qu'à y penser!

VIOLETTE
Voici une nappe,
(Elle étend une nappe de dentelle sur le comptoir.)
MADELEINE
Oh! qu'elle est jolie!
TURBULENT (fouillant dans le sac.)
Voici du champagne!
JACQUES
Du champagne?
TURBULENT
Oui, ça pétille, ça réchauffe et ça rend fantasque et courageux!
JACQUES
(Il tend ses mains)
Donnez-m'en, s'il vous plaît?
TURBULENT
Nigaud! Ça se prend dans un verre!
VIOLETTE (sortant des verres.)
Je passe les verres!

déoniste... Ils semblent flotter et passent comme des ombres.)

JACQUES
... Qui chante!
MADELEINE
C'est beau!
(Ils écoutent avec recueillement.)
JACQUES (n'osant pas y croire.)
Elle est à nous la musique?
TURBULENT
Vous n'avez qu'à la prendre... Il suffit d'écouter pour cela.
(La musique devient plus forte. On joue une vieille danse enfantine.)

JACQUES
Qu'est-ce que c'est maintenant?
(Au fond de la scène, on voit des danseurs et des danseuses qui évoluent comme dans un lointain léger et brumeux.)

VIOLETTE
C'est la danse!

TURBULENT
Ce sont les jouets et les jeux! (Toujours à l'arrière-scène, on voit des enfants dans une lumière tamisée. Ils jouent aux boules, au volant. Ils bercent des poupées.)

JACQUES
On peut?
TURBULENT
Mais oui.
(Madeleine et Jacques se précipitent sur le comptoir. Madeleine prend des poupées et un carrosse, Jacques, un train, des livres. Madeleine et Violette sautent à la corde et les mystérieuses fillettes les imitent, Jacques et Turbulent jouent aux marbres et aussitôt des garçons les accompagnent. Même ceux-ci et Turbulent entraînent Jacques à casser quelques objets. Puis les joueurs s'évaporent et Madeleine, Jacques, Violette et Turbulent demeurent seuls à l'avant-scène. Après un moment d'excitation, ils s'arrêtent essoufflés.)

JACQUES
Quel plaisir que de jouer! (Il prend la main de Violette.) Mais, qui êtes-vous pour être si belle et me bouleverser ainsi?

VIOLETTE
Je suis une petite fille et je ne suis pas ta soeur...
TURBULENT (à Madeleine.)
Que vous êtes jolie, Madeleine, avec vos tresses et vos yeux noirs!

MADELEINE
Pourquoi tout à coup suis-je si heureuse d'être belle?

TURBULENT
Je suis près de toi et je ne suis pas ton frère...

(La lumière monte et devient brillante. Madeleine et Turbulent se tiennent par la main, Jacques et Violette en font autant.)

VIOLETTE
C'est le jour!
JACQUES

Déjà! Restez encore...
TURBULENT
Il faut partir.

MADELEINE
Non, pas tout de suite, je vous en prie!

(Violette et Turbulent essayent de se dégager. Jacques et Madeleine les retiennent par la main.)

TURBULENT (embrassant Madeleine.)
Adieu, Madeleine!

MADELEINE
Adieu, Prince Turbulent! Vous reviendrez?

TURBULENT
Peut-être...
JACQUES (embrassant Violette.)
Adieu, princesse Violette!

VIOLETTE
Adieu! Quand vous serez trop malheureux, appelez-nous, la nuit...

(Violette et Turbulent partent. Madeleine et Jacques pleurent et agitent leurs mouchoirs. Tout à coup, Violette revient en coup de vent, Jacques tend les bras vers elle, mais elle s'échappe vivement avec la lune.)

VIOLETTE
Ah! j'oubliais la lune!

Fin du deuxième tableau
(A suivre)



TURBULENT
Il ne faut pas trembler... c'est pour ça que...

VIOLETTE
Tout à l'heure, Prince, pour le moment, j'ouvre mon sac! (Elle tire un sac de dessous le comptoir.) Aimez-vous les gâteaux?

MADELEINE
Je ne sais pas... On n'en a jamais mangé...

JACQUES
Mais ça se pourrait bien que oui...

VIOLETTE (sortant des gâteaux de son sac.)
Tenez! Tenez!

JACQUES
(Il regarde les gâteaux avec méfiance.)
Vous êtes sûrs que ça se mange?

TURBULENT (Il avale un gâteau.)
Tiens, comme ça!

JACQUES
Essayons... C'est bon!
MADELEINE
Meilleur encore que le pain sa-

MADELEINE
Ils sont en glaçon, ou en gouttes d'eau?

VIOLETTE
C'est en vitre, comme la vitrine.

MADELEINE
Comme la vitrine! C'est presque pas possible.

VIOLETTE
Tout est possible!
(Turbulent verse le champagne dans les verres.)

JACQUES
On dirait du soleil qui lance des bulles!

TURBULENT
C'est du soleil.

JACQUES
Vous croyez...
(Ils boivent. On entend une musique au loin.)

MADELEINE
Qu'est-ce que c'est que ça?
VIOLETTE
C'est la boutique qui chante.
(Au fond apparaissent des musiciens. Violoniste, flûtiste, accor-

JACQUES (avec feu.)
Je la veux!

VIOLETTE
Viens, danse!

MADELEINE
(tendant les bras vers les danseurs.)
Je veux y goûter, moi aussi!

TURBULENT
Dançons!

(Ils dansent en rond. Les danseurs envahissent la scène. Un instant, ils mêlent leurs pas à ceux des enfants, puis ils disparaissent par l'arrière-scène. Violette, Turbulent, Madeleine et Jacques terminent seuls la ronde. La musique s'arrête et ils s'assoient par terre.)

MADELEINE
Ah! c'est amusant de danser...
JACQUES (bas à Violette.)

... En vous tenant par la main, princesse Violette.

(A ce moment, un rayon éclaire le comptoir et les jouets.)
MADELEINE
Et qu'est-ce donc ça?

Pub. U. S. Pat. Off.
Copyright, 1941, by Milton Caniff. Ch. No. 7

TERRY

ET LES
PIRATES

PAR
MILTON
CANIFF



St-Paul DE LA Grand'Mère

La famille paroissiale de Saint-Paul de la Grand'Mère a commencé à se former modestement en 1896. A cette date, le territoire compris dans les limites actuelles de la Grand'Mère était presque totalement recouvert d'une épaisse forêt, semblable à celle qui recouvre encore aujourd'hui les collines des Laurentides, dans le nord du St-Maurice. Un chemin partait du village de Sainte-Flore et traversait cette forêt pour descendre à la rivière St-Maurice, au débarcadère, exactement au point où repose présentement le superbe pont, dont notre ville s'enorgueillit à juste titre. C'était le chemin



● M. l'abbé Donat FRECHETTE, curé de la paroisse St-Paul de la Grand'Mère.

du rang Sainte-Catherine de la paroisse de Sainte-Flore. On l'appelait aussi le chemin du Gouvernement.

Le voyageur qui suivait cette route ne rencontrait que de rares habitations en haut de la côte. En bas, à la hauteur du chemin Saint-André, une éclaircie laissait voir les chétives maisonnettes des travailleurs du poste de la Grand'Mère. Un sentier battu entre les troncs d'arbres, dégringolait, au sud du rang Sainte-Catherine, jusqu'à la cour de la Compagnie. Là, on jouissait

d'une vue superbe sur la chute toute proche, surplombée par un îlot, rocher au profil de vieille femme, qui a donné origine au nom de notre ville.

Les travaux de construction d'une pulperie, commencés en 1882, par la "Canada Pulp Company", embauchait en 1887 environ 300 hommes. Ce nombre fut porté à 500 au mois de juillet 1897, lorsqu'on entreprit de perfectionner la pulperie et de construire une usine à papier. Lors de sa tournée pastorale à Sainte-Flore, le 24 août 1887, Mgr Louis-François Lafleche avait daigné honorer de sa visite les travaux de la compagnie naissante. L'illustre et vénérable évêque fut vivement étonné de la rapidité avec laquelle le poste se développait. L'usine de pulpe terminée, Mgr Lafleche revint pour la bénir.

Au mois de juillet 1895, une maison d'école fut construite à l'endroit où bifurquent présentement la rue Sainte-Catherine et la 4^{ème} Avenue. C'est là que les quelque 200 résidents du poste de la Grand'Mère se réunirent bientôt pour l'office religieux. La messe y fut chantée pour la première fois le 11 octobre 1896, par le vicaire de Sainte-Flore, M. l'abbé Elzéar S. de Carufel, actuellement curé de Yamachiche. M. de Carufel revint faire la desserte de la Grand'Mère. L'année suivante, il fut décidé que, pour plus de commodité, le poste serait desservi par la cure du Lac-à-la-Tortue. MM. Pierre Boulay et J.-C. Boutet en furent successivement les desservants jusqu'en juin 1899.

Tant que la maison d'école de la 4^{ème} Avenue fut le plus grand local de l'endroit, les desservants vinrent y entendre les confessions et y célébrer la messe à peu près à toutes les quinze-journées.

Tous les jours, de nouvelles habitations surgissaient au bord du chemin Saint-André. Elles débordèrent bientôt sur le côté nord de la rivière Welsh et s'échelonnèrent le long du chemin Sainte-Catherine. Mgr Lafleche vint déterminer, au printemps 1898, l'endroit où devait se construire un couvent. Son choix se fixa sur le terrain qui est devenu le parc de l'église. Une croix y fut plantée près du chemin et bénite par l'évêque au printemps 1898. Le couvent fut construit en bois, au cours de l'année 1899; l'étage supérieur servit de chapelle à la mission et le bas fut aménagé pour l'instruction des filles et des garçons.

● L'église Saint-Paul de la Grand'Mère dont la bénédiction eut lieu en 1908.



Les registres paroissiaux furent ouverts le 1^{er} janvier 1899 par l'abbé Charles Beaudet. Au mois de juin, celui-ci fut nommé curé de la cathédrale des Trois-Rivières et remplacé, comme desservant de la Grand'Mère, par M. l'abbé Louis-Richer Lafleche, jeune prêtre entreprenant, pieux, désintéressé, d'une rare bonté et rempli de zèle pour la maison de Dieu. En arrivant à la Grand'Mère, le clairvoyant et robuste abbé Lafleche eut tout de suite l'intuition que ce poste allait devenir une paroisse prospère et il en entreprit avec courage l'organisation. Il eut vite en contact avec la population du village, en connut bientôt toutes les familles, leurs besoins spirituels et leurs moyens pécuniaires. Grâce à son initiative et à son travail intelligent, la construction d'un soubassement d'église

se déjà désirée de tous et rendue nécessaire par l'accroissement rapide de la population fut dirigée avec succès et terminée au printemps de l'année 1900.

Les 7, 8 et 9 mai, Mgr François-Xavier Cloutier, nouvel évêque du diocèse, fit sa première visite pastorale à la mission de la Grand'Mère. Le procès-verbal en fournit les statistiques suivantes :

Population catholique au 1^{er} janvier 2200; Communians 1525; Familles françaises catholiques 413; Familles anglaises catholiques 10; Baptêmes en 1899, 129; Mariages en 1899, 22; Sépultures en 1899, 20.

Le 13 mai, une requête était signée par "la majorité des francs-tenanciers du village appelé la Grand'Mère, dans le comté de Champlain et district des Trois-Rivières, ainsi que par un certain nombre de francs-tenanciers de la paroisse de Sainte-Flore, se trouvant près du dit village", à l'effet d'obtenir l'érection canonique de la paroisse. Ce décret fut signé le 2 juin et la paroisse fut érigée sous le nom de Saint-Paul.

La population de Grand'Mère continua d'augmenter avec rapidité. Dès que le soubassement fut terminé, on construisit un presbytère. Le soubassement servit au culte jusqu'en 1908.

Le premier baptême à être inscrit dans les registres paroissiaux est celui de Charles-Edouard Massicotte, baptisé le 1^{er} janvier 1899, né ce jour, fils de Pierre Massicotte et de Laura Matton. Signé Chs Beaudet, ptre desservant. Le premier mariage eut lieu le 10 janvier, entre Firmin Fleurand, domicilié en cette paroisse, fils de Joseph Fleurand et de Esther-Patrice, de Chute Blondeau, Ontario et Aldéo Gagnon, fille de Hercule Gagnon et de Emelina Lavallée.

Dès 1901, le couvent ne suffisait plus à l'enseignement donné simultanément aux garçons et aux filles. Des démarches furent alors faites pour obtenir une communauté de Frères. Ce furent les Frères de l'Instruction chrétienne de l'Institut de Ploërmel qui répondirent à l'invitation. Un collège fut construit par la Commission scolaire en 1901. Il comprenait le quart de l'Académie actuelle et fut deux fois agrandi (1908, 1920). L'Académie du Sacré-Coeur compte de nos jours au-delà de 800 élèves.

Le 6 mai 1906, Mgr F.-X. Cloutier, bénissait la pierre angulaire de l'église

Lire la suite en page 7.

Dimanche, 12 janvier 1941



● Vue intérieure de l'église Saint-Paul de la Grand'Mère qui a été complètement restaurée au cours de 1940.

GASPARD, MELCHIOR
ET BALTHAZAR

Vous connaissez sans doute, chers lecteurs, ces trois noms... Ce sont les noms des trois Rois Mages qui vinrent, d'après le texte de l'Évangile, adorer l'Enfant-Dieu à Bethléem. Ce que vous ignorez peut-être, c'est que ce sont trois saints vénérés par l'Église et qui sont fêtés le jour même de l'Épiphanie, c'est-à-dire le 6 janvier.

DORIS. — Ce nom est probablement une déformation ou une autre forme de "Dorus". Saint Dorus était un évêque de Bénévent, en Italie, qui vécut au 4^e siècle (320). C'était un homme apostolique qui souffrit courageusement pour soutenir la foi orthodoxe, c'est-à-dire la vraie foi. Sa fête est le 20 novembre.

ALBERTINE. — "Votre courrier m'intéresse beaucoup; c'est pourquoi, en plus d'être une lectrice assidue, je viens vous demander..." Ça me fait bien de la peine, Mademoiselle Albertine, mais je dois vous dire que vous ne lisez pas le Petit Courrier Sanctoral avec assez d'attention. Ça fait environ une dizaine de fois que j'écris ici que, pour avoir une réponse dans le P. C., il faut signer ses lettres et donner son adresse au complet... Veuillez donc remplir cette condition, et vous recevrez ensuite les renseignements désirés.

FABIENNE B. — Merci de votre carte et bons souhaits! Au sujet de votre patronne, la règle que je vous ai donnée dernièrement pour Adrienne, s'applique aussi pour vous... Invoquez donc avec confiance le saint Pape Fabien : fête le 20 janvier. Donc, bientôt. Et cela ne vous empêche pas de continuer de tendre à la perfection. Le "petite Thérèse" a une jolie formule à ce sujet : "La perfection, dit-elle, n'est pas dans telle ou telle pratique de vertu; elle est dans cette disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les mains de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace, en sa bonté de Père". Tel est mon souhait pour vous, chère Nièce, pour la Nouvelle Année et celles qui suivront.

LEA. — Malheureusement je n'ai pas conservé l'enveloppe qui contenait votre lettre et vous avez oublié d'ajouter votre adresse après votre signature. Envoyez-moi donc une carte avec votre adresse, cette semaine, et la semaine prochaine je vous donnerai des renseignements très intéressants au sujet de votre patronne.

Oncle ARTHUR.

LA PROTECTION DE LA MARTRE

C'est dans le but d'éviter l'extermination de la martre qu'on vient de passer de nouveaux règlements concernant le nombre de prises que les trappeurs pourront faire dans les Territoires du Nord-Ouest après le 1^{er} juillet 1941. Le ministère fédéral des Mines et des Ressources annonce que les nouveaux règlements interdiront la prise de plus de deux martres par année dans le parc Wood Buffalo et dans la région située au sud des rivières Liard et Mackenzie, du grand lac des Esclaves, de la rivière Lockhart, du lac Artillery, de la réserve de gibier de Thelon, des lacs Beverley, Aberdeen, Schultz et Baker, et de Chesterfield Inlet. Au nord de cette ligne, les trappeurs pourront toutefois prendre jusqu'à 20 martres chacun.

Les trappeurs qui voudront chasser la martre devront se munir d'un permis annuel, que pourront obtenir gratuitement les détenteurs de permis de piégeage pour les Territoires du Nord-Ouest et les indigènes qui font déjà la chasse sans permis. Les trappeurs devront retourner ces permis et laisser ex-

aminer par un membre de la Gendarmerie royale du Canada les peaux des martres qu'ils auront prises avant le 30 juin qui suivra la date de l'émission. Les peaux seront retournées aux trappeurs après avoir été marquées. Les nouveaux règlements interdisent d'ailleurs aux agents de traiter d'acheter les peaux non marquées. C'est le système en vigueur depuis déjà quelques années pour le piégeage du castor.

La moyenne annuelle du nombre de martres qu'on a prises de 1920 à 1930 dans les Territoires du Nord-Ouest dépassait dix mille, mais elle a diminué depuis d'une façon alarmante, au point qu'en 1939 le total n'était plus que de 3,791. On peut attribuer cette diminution à l'importance des feux de forêts et à l'intensité du piégeage. Comme la valeur des peaux est d'environ \$25, on comprend quelle perte cette diminution signifie pour les trappeurs. On compte que les nouveaux règlements aideront à la propagation de la martre dans les territoires du Nord-Ouest et profiteront en même temps à la population indigène.

SAINT-PAUL DE LA GRAND'MÈRE

(suite de la page 6)

paroissiale. Ce temple imposant fut ouvert au culte en juin 1908.

Quatre cloches, un bel orgue et un magnifique chemin de croix furent installés.

En 1921, M. le curé Lafleche était nommé chanoine et il mourut le 20 juillet 1926.

En 1913, un externat fut construit, le vieux couvent servant alors de pensionnat; en 1929, on construisit le monastère des Ursulines.

L'augmentation constante de la population demanda, en 1916, une division et donna naissance à une nouvelle paroisse, établie sous le patronage de Saint-Jean-Baptiste de la Grand'Mère. Elle eut pour premier curé M. l'abbé Emile Cloutier, actuellement curé de la paroisse Saint-Sacrement des Trois-Rivières. M. l'abbé Cloutier quitta Saint-Jean-Baptiste en 1923 et fut remplacé par M. l'abbé Hormisdas Deschênes qui dirige encore aujourd'hui cette paroisse dont la population s'élève à près de dix-huit cents âmes.

A la mort de M. Lafleche, M. l'abbé Hormisdas Trudel qui était déjà assistant-curé depuis mai 1926, le remplaça et demeura à la tête de la paroisse jusqu'au 2 mars 1935. A cette date M. l'abbé Trudel, devenu Mgr Trudel, assumait l'importante charge de vicaire

général et de curé de la cathédrale. A Saint-Paul de la Grand'Mère, plusieurs améliorations sont dues à la prudente et sage administration de Mgr Trudel. Il a restauré l'intérieur de l'église, l'a dotée de superbes verrières et mise à l'épreuve du feu par l'installation d'arrosateurs automatiques. C'est par lui que fut agrandi et embelli le cimetière de la Grand'Mère et que fut édifié le nouveau et vaste couvent des Ursulines, béni le 22 septembre 1929.

Le 2 mars 1935, M. l'abbé Donat Fréchette, curé de la cathédrale des Trois-Rivières depuis 1931, était nommé à la cure de Saint-Paul de la Grand'Mère. Dès son arrivée, il fit sensiblement progresser l'oeuvre de ses deux prédécesseurs.

La sacristie, le presbytère, le terrain de la fabrique et le cimetière furent embellis par ses soins diligents.

L'église de Saint-Paul était déjà un temple majestueux. A juste titre, les paroissiens en étaient fiers. Depuis quelques années cependant, cet imposant édifice perdait considérablement de la solidité de ses fondements. Il reposait de tout son poids sur le vieux soubassement de 1899 dont la charpente en bois se disloquait en maints endroits et menaçait de céder lorsque la foule remplissait le temple. Ce péril d'éroulement ne pouvait durer. De concert avec le conseil de fabrique et toute la paroisse, M. l'abbé Fréchette résolut d'y remédier le plus effectivement et le plus parfaitement possible. En juillet dernier des travaux furent entrepris. La structure du soubassement fut complètement renouvelée en acier. Les planchers furent refaits en béton armé et recouverts d'un splendide "terrazzo". Un immense tableau représentant la Trinité et les Apôtres fut peint par Guido Nincheri sur toute la surface de l'abside. Les tuyaux de l'orgue furent disposés sur un unique jubé et en deux groupes de façon à laisser pénétrer la lumière à l'arrière de l'église par le grand vitrail. Un nouvel ameublement, trois autels, une balustrade en marbre et en fer forgé et un superbe baldaquin font maintenant de l'église de Saint-Paul de la Grand'Mère l'un des temples les plus parfaits du diocèse et qui parlent le mieux aux âmes de la grandeur de Dieu.

M. l'abbé Fréchette et ses deux vicaires, MM. les abbés Charles-Edouard Garceau et Lionel Champagne ont actuellement à accomplir à la Grand'Mère un ministère des plus chargés et des plus actifs. 5500 communicants à desservir et de nombreuses oeuvres à diriger telles que la Fraternité du Tiers-Ordre, la congrégation des Enfants de Marie, l'apostolat de la Prière, la Ligue du Sacré-Coeur et celle des retraitants, la Saint-Vincent de Paul, le Comité des Dames charitables, les Zouaves pontificaux, les Syndicats catholiques, les Guides catholiques, la J.O.C., la J.O.C.F., la J.E.C., la Croisade eucharistique, les Chevaliers de Colomb, etc.

VENEZ TOUS

à MOI

POUR LES PETITS
ET LES GRANDS

PRIE LE SAINT-ESPRIT

"Oh! que c'est beau, mes enfants, s'écriait le saint Curé d'Ars, le Père est notre Créateur, le Fils est notre Rédempteur, le saint-Esprit est notre Consolateur. L'homme n'est rien par lui-même mais il est beaucoup avec l'Esprit-Saint. Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit-Saint ont des idées justes, voilà pourquoi il y a des ignorants qui en savent plus que les savants. Sans le Saint-Esprit on est froid. Aussi quand on sent que la ferveur se perd, il faut faire une neuvaine au Saint-Esprit pour demander la foi et l'amour. Voyez, quand on a fait une bonne retraite, on est plein de bons desirs. Ces bons desirs sont le souffle de l'Esprit-Saint qui a passé sur notre âme et qui a tout renouvelé, comme un vent chaud qui fond la glace et qui ramène le printemps."

"Il faut demander souvent les lumières du Saint-Esprit, disait encore le saint Curé, oh! que nous en avons besoin pour connaître notre pauvre misère! Répéter souvent: Mon Dieu ayez pitié de moi! Comme un enfant qui dit à sa mère: Donnez-moi un morceau de pain... tendez-moi la main... embrassez-moi..."

Le Saint-Esprit est l'amour en personne, qui veut l'amour doit le lui demander — comme aussi toutes les grâces, car nous n'avons rien de nous-mêmes, nous avons besoin de tout et c'est lui qui distribue tous les dons, toutes les vertus.

C'est lui qui enflamme les âmes du divin Amour. L'Église dans le "Veni Creator" l'appelle un feu et dans le "Veni Sancte" lui demande de venir embraser nos cœurs; le feu n'est-il pas fait pour embraser? "Dieu, lit-on dans saint Liguori, ordonna dans l'ancienne Loi, que le feu brûlât continuellement sur son autel, et saint Grégoire dit que les autels de Dieu ce sont nos cœurs où il veut que le feu de son amour brûle sans cesse. Aussi le Père Éternel, non content de nous donner son Fils pour nous sauver par sa mort, a voulu nous donner encore le Saint-Esprit, afin qu'il habitât dans nos cœurs et les tint continuellement embrasés, d'amour."

Si tu veux donc devenir un chrétien d'élite, aime et prie le Saint-Esprit; si tu veux être riche de grâces, aime et prie le Saint-Esprit.

Donne-toi au Saint-Esprit, mon âme! Prie-le chaque jour! Il te rendra fervent, car il est l'Esprit de piété, il te gardera contre le démon car il est l'Esprit de force, il te rendra sage, car il est l'Esprit de sagesse. Ceux qui sont habitués aux âmes entendent dans celles des généreux catholiques comme le bruissement d'ailes du Saint-Esprit qui les aide à produire des prières angéliques et des actes de vertu.

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses
en page 8

1. — Comment se manifestait l'attachement à la religion dans la famille canadienne d'autrefois?

2. — Y a-t-il des mots, dans la langue française, qui sont formés de noms propres?

3. — Comment personifie-t-on la CONCORDE?

4. — Pourquoi dans le "Confiteor" ne nomme-t-on pas saint Joseph?

5. — Que vaut un homme?

6. — Quelle est l'origine du nom de la "MORGUE"?

Histoire de FRANCE

201 • Paul Lehugeur •

LE DIRECTOIRE. — NOUVELLES GUERRES.

Entrée de Championnet à Naples.

Le roi de Naples, par haine de la Révolution, entreprit de détruire la République romaine, mais le général Championnet accourut au secours des Romains et marcha sur Naples; le roi s'enfuit honteusement sur la flotte anglaise; les Français s'emparèrent de Naples et y proclamèrent la République (janvier 1799).



Assassinat des députés français à Rastadt.

Les députés français envoyés à Rastadt pour porter des paroles de paix aux Allemands quittèrent la ville en voiture, avec leurs familles, quand des hussards autrichiens fondirent sur eux et les sabrèrent (avril 1799). Ainsi les ennemis de la France, dans leur haine de la Révolution, ne reculaient pas même devant l'infamie.



Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1. — "Chaque maison, d'après le témoignage de Mgr de Saint-Valier, est une petite communauté bien réglée où l'on fait la prière en commun le soir et le matin, où l'on récite le chapelet, où les parents suppléant les prêtres en ce qui concerne la conduite de leurs valets, et où l'on a la pratique des examens particuliers avant les repas".

2. — Parmi les mots qui se sont introduits dans la langue française, il en est un certain nombre qui ont été formés de noms propres de personnes ou de villes, tels que : calepin, du moine italien, auteur du premier dictionnaire ; guillemet, de l'imprimeur Guillemet ; macadam, de l'ingénieur écossais MacAdam ; mansarde, de l'architecte Mansard ; quinquet, du mécanicien Quinquet ; angora, bougie, cachemire, calicot, damas, nankin, des villes du même nom.

3. — On représente la "Concorde" sous les traits d'une femme d'un maintien noble et simple, couronnée de grenades et ayant pour attributs un rameau d'olivier et un faisceau de verges étroitement liées.

4. — Le Confiteor est une prière dont l'usage existait bien avant que le culte de Saint Joseph fut répandu comme il l'est aujourd'hui. Rien n'y a été changé. Dans certaines églises et les Ordres religieux, on y ajoute le nom d'un saint fondateur : saint Benoît, saint Augustin, saint Dominique, saint François, etc.

5. — Un éminent chimiste anglais, le Dr Charles-Henry Maye, s'est efforcé d'établir d'une façon exacte la valeur chimique d'un homme. Voici le résultat de ses savantes recherches.

La graisse du corps d'un homme

normalement constitué suffirait à fabriquer sept morceaux de savon. De plus, on trouve dans l'organisme assez de fer pour obtenir un clou de grosseur moyenne et assez de sucre pour sucrer une tasse de café. Le phosphore donnerait 2,200 allumettes. Le magnésium fournirait de quoi prendre une photographie. Encore une peu de potasse et de soufre, mais en quantité inutilisable.

Ces différentes matières premières, évaluées aux cours actuels, représentent environ une somme de 75 cents.

Voyez comme c'est peu. Qu'en dites-vous ?

6. — Le nom que l'on donne, de nos jours, au local où se trouvent exposés les cadavres trouvés sur la voie publique était porté auparavant par une salle, située à l'entrée de la prison, et où on retenait les prisonniers pendant quelques jours pour les laisser voir aux gardiens afin que ceux-ci se familiarisent avec le visage des nouveaux venus.

Ce moyen d'empêcher toute tentative d'évasion n'eut pas beaucoup de succès. Aussi la salle en question devint-elle, pour finir, le dernier asile des morts inconnus que le public était admis à venir reconnaître à travers un guichet. Et si cet endroit où les guichetiers examinaient les nouveaux écroués reçut le nom de "morgue", c'est uniquement parce que ce mot voulait dire, en vieux français, visage. On venait voir le visage d'un homme à reconnaître plus tard, la figure d'un cadavre. Le dépit de l'un, le rictus mortel de l'autre leur donnaient une expression indéfinissable. On s'écriait : "Quelle morgue !" L'endroit s'en trouva baptisé.

ORIGINE DES EXPRESSIONS POPULAIRES

Entre la poire et le fromage

On connaît le sens de cette expression : elle signifie que vous avez attendu que la bonne chère ait rendu votre interlocuteur de bonne humeur pour l'entreprendre sur un sujet délicat. Elle ne justifierait aucune explication si ce n'était cette poire qui vient curieusement se placer avant le fromage. C'est qu'au moyen âge, on considérait les fruits comme des "entremets" rafraichissants qui reposaient le palais des viandes épicées et redonnaient une langue "toute neuve" pour apprécier à leur juste valeur le fumet, parfois redoutable, des fromages.

En somme, à cette époque, les fruits jouaient le rôle qui devait, plus tard, être assigné aux regrettes sorbets.

Et ceci nous prouve que, si les mœurs culinaires ont varié, les ruses des hommes pour se concilier leurs semblables sont toujours les mêmes depuis des éternités.

A PROPOS DE TIMBRES

BRESIL

Le Brésil, pays découvert et colonisé par les Portugais, a émis des timbres pour commémorer le 8e centenaire de l'indépendance du Portugal. Deux dates sont significatives dans l'histoire du Portugal : 1140 et 1640 ; aussi apparaissent-elles sur les timbres du Brésil avec les mots "Centenaire du Portugal". Ces timbres sont : 200 reis, bleu, portrait de don Alfonso Henriques, fondateur de la monarchie portugaise ; 400 reis, rouge-brun, le Père Viera, un des premiers missionnaires portugais du Brésil ; 800 reis, carmin, Benevides, explorateur ; 1,200 reis, gris-bleu, Jean IV, roi du Portugal ; 5,400 reis, présidents Carmona, du Portugal, et Vargas, du Brésil.

Petites notes

LES OIES EMIGRENT PAR MILLIONS

La présence des oies bleues et des petites oies blanches dans plusieurs districts du Manitoba au cours de la migration printanière de 1940 a provoqué un nouvel intérêt dans la migration de ces oiseaux aquatiques. C'est par millions que ces oiseaux font généralement escale au cours de leur envolée vers le nord, dans les chaumes marécageux du nord-ouest de Winnipeg, mais par suite de la baisse continue du niveau hydrostatique, ils durent, le printemps dernier, chercher ailleurs leur nourriture et survoler par dizaines de milliers d'immenses régions où les naturalistes du Manitoba ne se rappellent pas les avoir vus en groupes importants. Les volées les plus considérables s'arrêtèrent au sud de la rivière Assiniboine, mais un très grand nombre se rendirent encore plus au nord après avoir survolé les régions où ils avaient l'habitude de séjourner quelques semaines.

Chaque année, des millions d'oies bleues et de petites oies blanches visitent ainsi le Manitoba en se rendant aux régions arctiques, où elles font leurs nids. Elles commencent à arriver de la Louisiane vers le 10 avril et se reposent généralement trois ou quatre semaines dans le sud de la province avant de continuer leur route au commencement de mai. Une bonne proportion des oies blanches doit prendre le chemin de l'Arctique occidental, mais toutes les oies bleues et un grand nombre d'oies blanches filent en droite ligne vers la baie James et de là aux îles de Baffin et de Southampton, où elles passent l'été.

ON PEUT IGNIFUGER LE BOIS

Les recherches que l'on a faites sur les peintures et les produits chimiques ignifuges aident l'industrie canadienne du bois de construction à rencontrer les exigences de la guerre, annonce le Laboratoire des Produits forestiers du ministère fédéral des Mines des Ressources.

La guerre a donné une nouvelle impulsion à l'emploi du bois ignifié ; on s'en sert en effet dans la construction des navires, des édifices militaires, et en bien d'autres endroits. Certaines grosses pièces de bois sont peu inflammables, même si elles n'ont pas été traitées, et peuvent soutenir un édifice très longtemps même exposées au feu. Si le danger d'inflammation est trop grand, on pourra rendre ces grosses pièces beaucoup moins inflammables en traitant la couche superficielle avec certains produits chimiques ; et s'il s'agit de petites pièces, les produits chimiques ignifuges les imprèneront complètement. Bien que les peintures ignifuges soient moins efficaces que les traitements chimiques plus dispendieux, elles suffisent pourtant en maintes circonstances. On pourra vérifier leur efficacité par la méthode uniforme d'expérimentation que le Laboratoire des Produits forestiers vient d'établir.

L'EXPEDIENT du PETIT FRERE

Madame, à sa fille.—Je ne veux pas que tu lises ce livre ; il contient des mots trop crus.

Le petit frère. — Maman, on ne pourrait pas les faire cuire ?



Jeux d'esprit

DE LA POUTRE A LA CIGARETTE

Nous vous avons posé l'année dernière un amusant problème sur la brique qui pesait une livre, plus une demi-brique, en vous demandant combien pesait une brique et demie.

Voici une variante curieuse de ce problème.

Si une règle est deux fois plus longue qu'une cigarette, plus une demi-règle; si un fusil est deux fois plus long qu'une règle, plus un demi-fusil; si une poutre est deux fois plus longue qu'un fusil, plus une demi-poutre;

Combien une demi-poutre est-elle de fois plus longue qu'une cigarette?

ACROSTICHE

Au jardin:

a . e
b . e
h . n
o . i
g . e
é . a
h . r
é . e
n . e

LE CYCLISTE

Un cycliste a fait une grande randonnée de deux jours pour le week-end.

— Combien as-tu parcouru de milles ? lui demanda son jeune frère.

— C'est très simple : le nombre de milles que j'ai couverts hier était le même nombre que celui de la veille, mais renversé et la différence entre les deux nombres est le onzième de leur total. Toi qui es fort en math., tu dois trouver facilement.

VERS A TERMINER

Sur terre chacun a ses —
Et sa bonne part de —
On a parfois de lourdes —
Et de chagrin les âmes —
Se soulagent avec les —

CARRE

Belle fleur. — Parlé. — Femme de la Bible. — Animal du Nord.

QUESTION LITTERAIRE

Quel est l'auteur de la phrase suivante, et dans quelle oeuvre se trouve-t-elle : "La vanité et la sottise sont deux soeurs qui ne se quittent guère".

PHRASE POINTEE

a . e . e . u . i . a . e . a . l . 'e . a .
ue . 'o . ou . i . e . i . e . o . e . i .
ui . ayo . e . au . a . in . e . ie . e .
poi . . à . o . e . i .

ENIGME

On me classe comme un animal [précieux.

En moi, tout s'utilise.

De plus, à Paris un personnage [joyeux

Me porte avec maîtrise.

CHARADE

Mon premier est une voyelle.

Mon second est un métal gris.

Mon tout manque aux timides.

CASSE-TETE

Avec ces lettres formez deux prénoms :

a a d d e f i i j l n n r u

ANAGRAMME

Avec les mots Poudre, Corne et Sac, former un seul mot.

SOLUTION

des problèmes proposés le 5 janvier 1941

DU NORD AU SUD

1. Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise, Seine-et-Oise, Seine;
2. Seine, Seine-et-Oise, Loir-et-Cher, Allier, Creuse, Corrèze, Cantal, Aveyron, Tarn, Aude, Pyrénées-Orientales.

ARITHMOGRAPHIE

C A R I C A T U R I S T E
C A R I L L O N N E U R
C A R N A S S I E R E
C A R N A S S I E R
C A R A B I N E R
C A R A B I N E
C A R B O N E
C A R C A N
C R A B E
C R A N
C A R
C E
C

LA GLACE

1° Les lettres capitales non déformées sont : B, C, D, E, H, I, K, O, X;

2° Les mots simples sont : BEC, BEE, COI, ECHO, etc...

L'HYPOTHEQUE

Soit x, le revenu total.

$$\frac{x}{2} + \frac{x}{4} + \frac{5x}{100} + 18,000 =$$
 ou :

$$50x + 25x + 5x + 18,000 = x$$

$$100 + 100 + 100$$
 ou :

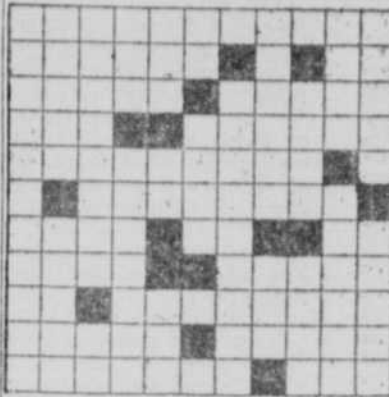
$$80x + 18,000 = x.$$
 Donc $x = 100$

$$18,000 \times 5 = 90,000.$$

D'autre part, $\frac{500}{100} = \frac{6y}{1x}$
 étant le montant de l'hypothèque.
 Il est facile d'en déduire que $y = 75,000$ dollars.

Mots croisés

Problème No 204 et solution du No 203



HORIZONTALEMENT

1. Ses comptes passent pour être suspects. — 2. C'est souvent beaucoup de bruit pour rien. — Deux tiers d'un centième d'hectare. — 3. A les couleurs de l'écharpe de la messagère des dieux; — Objet de la contemplation bovine. — 4. Possessif. — Cynique. — 5. Sa lecture cause parfois des surprises. — 6. Fleuve d'Asie. — 7. Certain passe-temps controstre le déplaça à son profit. — 8. L'un passe pour être mal habillé; — Initiales d'un peintre du XVIIe siècle. — 9. Peintre anglais; Au lit. — 10. De droite à gauche; possessif; — Ne touchent pas de gros cachets. — 11. Faire tort; — Département. — 12. A besoin d'aspirine; — Possessif.

CONSONANCES

J'ai vu une fois dans la ville de Foix, un jour de foire, un vieil homme de bonne foi qui vendait du foie à foison.

L'ENDROIT ET L'ENVERS

En arrière, à l'extérieur.

PROBLEME ALPHABETIQUE

Lice. Lièvre. Lapin. Moineau. Taupe. Serpent. Roitelet. Carpe. Ramier. Héron. Tanche. Morse. Pintade. Ciron. Renard. Serin. Martinet.

VERTICALEMENT

1. A été dur pour Socrate. — 2. Redoutée des aviateurs; — Evêché. — 3. Forme hypocrite du mensonge; — De bas en haut; symbole chimique. — 4. Possessif; — Pour décorer un mur. — 5. A droite; — Son bout réunit des intimes; — Petit fleuve côtier. — 6. Fin d'infinif; — Réduit en petits morceaux. — 7. Contrée de l'ancienne Grèce. — 8. Posséderons; — Fauchés par des révolutionnaires. — 9. Manche; — S'emploie dans les comptes. — 10. Brame; — Ceux qui en souffrent ont toujours l'air de rire jaune. — 11. Affluent de la Loire; — Fondés à faire appel à la justice.



UNE FAMILLE PEU NOMBREUSE

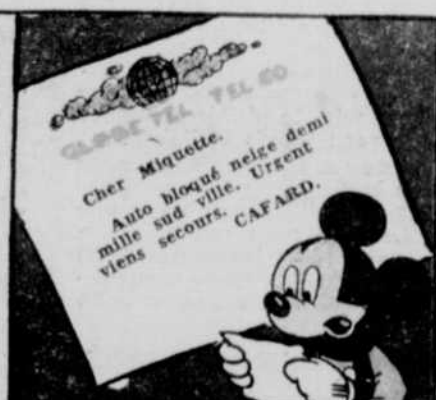
Il y avait là deux petits garçons, leurs deux soeurs, leur père et leur mère, et leurs quatre grands-parents. Au total 10 personnes.

MOT DECROISSANT

D E D U R I E
E C U R I E
C U R I E
U R I E
R I E
I E
E

LA SOURIS MIQUETTE

par WALT DISNEY



La signature

● DU CHRETIEN

(SUITE)

L'un de ces courageux "convertis", comme il s'appelait lui-même, traduisait ses nouvelles impressions par ces fortes paroles :

"Je me garderais bien aujourd'hui, disait-il, de signer sans mettre en toutes lettres le beau nom de mon cher patron de baptême. N'accorder au nom de mon saint protecteur qu'une insignifiante initiale me semblerait, maintenant, le jeter lui-même dans une espèce de ténébreuse oubliette, lui infliger la honte du masque de fer et refuser de proclamer sur la terre la gloire dont il jouit au ciel. Que des personnages éminents, dont la notoriété est plus ou moins considérable, s'en tiennent à une ou deux lettres de leur prénom, connu de tous, cela peut être une des conséquences de leur situation exceptionnelle. Pour moi, simple chrétien, l'ami de Dieu désigné par l'Eglise pour mon protecteur n'est connu que de mes amis intimes; lui refuser d'entrer de plein-pied dans ma signature et par là dans mes correspondances, dans mes visites, dans mes affaires, me paraîtrait le consigner à ma porte, le repousser dans l'ombre et comme l'expulser, l'exiler, ou du moins le tenir à distance. J'aurais peur de violer ainsi les convenances d'un protocole catholique, établi par mes ancêtres et fidèlement observé par eux durant des siècles. Esclave de la routine, en cela comme en bien d'autres points, j'ai eu de la peine à changer ma vieille manière de signer; mais, après quelque temps de constante exactitude à faire honneur à mon patron et à mon baptême, il m'en coûterait aujourd'hui beaucoup de me priver de la consolation de lui rendre ce facile hommage. J'ai la confiance que je m'attire de la sorte, chaque fois, de sa part, une nouvelle bénédiction".

Voici un exemple royal. Il ne reculait point devant la peine légère d'écrire son nom chrétien en toutes lettres, ni de renouveler par là publiquement le souvenir de son baptême le vaillant saint Louis, que Voltaire lui-même proclamait le modèle des chefs de peuples. On sait, en effet, que le grand roi, pour mieux se rappeler et pour rappeler à tous son baptême, aimait à ajouter au nom de chrétien, qu'il avait alors reçu, le nom de la petite ville où il l'avait reçu. Loin de se contenter d'une vague initiale, il prenait le plaisir de signer en toutes lettres : *Louis de Poissy*.

Voici encore un fait, spirituellement raconté par la *Croix* du 23 septembre 1894, qui, a-t-on dit, reposait sur une coquille d'affiche, mais qui n'éclaire pas moins notre sujet joyeusement, en montrant combien l'initiale amphigourique désigne parfois très mal un saint patron :

GRANDE NOUVELLE PARISIENNE

"Je vous la donne en cent..... en mille..... en cent mille ! Devinez!..... En trente-six millions de milliards ! et davantage...."

"Vous ne devinez pas ?
"Eh bien! mortels, oyez !

"M. Poubelle, préfet de la Seine, qui jusqu'ici signait "Poubelle" tout court, vient d'ajouter à sa signature la première lettre de son prénom et signe maintenant "E. Poubelle".

"Est-ce Eugène? Est-ce Emile? Est-ce Evariste, ou Evandre, ou Euryale, ou Eusèbe, ou Enogat, ou Emmanuel, ou Elie, ou Edouard, ou Ernest, ou Edmond, ou Eloi, ou Etienne ?

"Ah! je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est que maintenant, quand on hélait M. Poubelle, on pourra dire : "Oh! E. Poubelle!"

"Et vraiment, c'est un progrès!"
Mais nous pouvons ajouter en vérité: faible progrès ! Satan et ses suppôts n'ont jamais redouté ces initiales ou lettres cabalistiques (si elles ne sont pas l'initiale d'un nom connu, par exemple, J. M. J.) C'est même par de telles lettres, sèches et insignifiantes, qu'ils ont remplacé le nom des saints très souvent, comme pour la désignation des différentes salles des hôpitaux plus ou moins laïcisés et profanes.

Toujours au sujet du nom de baptême, nous devons signaler encore une autre déviation qui découle aussi de cet esprit de la révolution, suivant lequel le citoyen prime le chrétien, comme l'Etat prime l'Eglise, comme les droits de l'homme priment les droits de DIEU.

Souvent, aujourd'hui, même dans quelques maisons d'éducation chrétienne, le prénom surnaturel, malgré son essentielle étymologie, qu'on n'aura pas manqué d'expliquer à la leçon de grammaire, est placé machinalement après le nom de l'enfant d'Adam. On enseigne bien théoriquement que prénom veut dire avant l'autre nom (selon le mot latin *prae*, avant); mais néanmoins, dans la pratique, par une formelle contradiction, on le place, à tout propos, après le nom de famille.

Jusque dans les circonstances les plus solennelles, pour les listes de composition ou pour les tableaux d'honneur et les palmiers, on proclame tout d'abord le nom du jeune citoyen. Son nom de chrétien vient ensuite: c'est, dirait-on, un titre secondaire; ce souvenir vivant et perpétuel de son baptême est donné comme un détail insignifiant dans ces écoles catholiques, parfois même dans de pieux établissements congréganistes; on prend la langue séculier ou profane de l'école laïque, de la caserne, de la mairie, de toute la bureaucratie des cotes personnelles, des octrois et autres impositions sans nombre. Vainement dira-t-on que ce sont là des distractions, des entraînements de la mode, des concessions aux usages profanes, qui ne sont point très coupables. Il demeure incontestable que subir ainsi, en toute rencontre, le joug des laïciseurs, ce n'est pas digne de vaillants chrétiens. On n'a même pas son pavillon devant "le prince de ce monde" sans de très fâcheuses conséquences, qui dépassent bientôt toutes les prévisions.

Note : Pour retrouver aisément le nom de famille, évidemment le plus usité dans les relations sociales, on le place assez souvent le premier dans les

listes dressées suivant l'ordre alphabétique; mai encore, même dans ce cas, on sait bien, si l'on tient à laisser au nom de baptême son rang d'honneur, obtenir absolument le même résultat en écrivant le nom de famille après le nom de saint, en lettres beaucoup plus fortes, en caractères gras; ou bien, on écrit les noms de famille en formant de leur première lettre une ligne droite perpendiculaire, dût-on écarter un peu quelques noms de baptême d'une longueur exceptionnelle. Encore pour cela, ordinairement, il suffit de vouloir... mais il faut vouloir.

Et, chose étrange ! la fidélité aux bons usages de nos vieux ancêtres est conservée, en ce point, non pas seulement par les évêques et les princes du sang (qui même ont encore le privilège de signer, dans leur sceau, uniquement par le nom de baptême), non pas seulement par les rédacteurs des journaux catholiques, non seulement par les auteurs de tant de diverses publications dévouées à l'Eglise, à ses coutumes, à son esprit, qui toujours mettent fièrement leur nom propre de chrétien avant leur nom patronymique, mais la fidélité à ces vieux usages est encore fidèlement gardée par les membres de l'Académie française et par les romanciers, poètes ou autres gens de lettres de la pire espèce. La plupart de ces écrivains, même les plus étrangers, sinon les plus hostiles à tout ce qui intéresse la religion, ne manquent guère de mettre le nom de leur saint patron, hélas, bien méconnu, en tête de leur signature : uniquement pour se conformer à toute la tradition littéraire, constamment fidèle à cet usage des siècles de foi, même depuis la renaissance du paganisme. Les juifs eux-mêmes et les malheureux auteurs qui ne reçurent jamais de sacrement ni de nom de baptême, tiennent à se parer, dans leur signature, d'un prénom écrit en toutes lettres, qui leur paraît encore un noble usage de l'Académie, une ancienne caractéristique des honnêtes gens et des civilisés.

Mais trop souvent, au contraire, les livres chrétiens, les publications les plus édifiantes, même les extraits de baptême et les autres documents ecclésiastiques se trouvent signés d'un simple nom civil et mondain, comme un rapport de caporal, de garde-champêtre ou d'employé municipal quelconque.

(A SUIVRE)

—Du P. Alfred Deschamps, S.J., de PARIS, 1900.

UN NOIR D'ESPRIT

C'est une histoire qui remonte au temps de l'esclavage en Amérique.

Un planteur s'étant aperçu un jour que son poulailler était mis à sac exerça une surveillance.

Il surprit un de ses esclaves en train de voler un poulet. Il le laissa l'emporter. A l'heure du repas, il surgit soudain devant la table où mangeait son esclave. Les reliefs du poulet se trouvaient dans une assiette.

— Malheureux !... clama-t-il, tu oses me voler mes poulets ! Tu seras sévèrement puni.

— Maître, repartit l'esclave sans troubler, je n'ai rien fait de mal. Ce poulet est votre propriété, moi de même. Je fait que mettre une propriété dans l'autre.

Histoire de l'Eglise.

X

La révolution



381. — LE DIRECTOIRE. UNE MATINEE CHEZ BARRAS

La mort de Robespierre fut comme une résurrection de la France, tant elle pensait y voir la fin de ses maux. La Convention, cette assemblée d'excusable mémoire, fut obligée de prononcer sa propre déchéance, et, sans les canons de Bonaparte, qui usa de son prestige pour maintenir la foule, la Convention eût certainement été anéantie dans la salle des séances. Pour protéger ses membres chargés de tant de crimes, cette assemblée eut encore l'audace de décréter la loi du 13 Fructidor, loi qui prescrivait aux conscriptions électorales de prendre les deux-tiers de leurs élus parmi les anciens membres de la Convention elle-même. La législation fut confiée à deux assemblées: le Conseil des Anciens et celui des Cinq-Cents; ce dernier proposait les lois et le premier les ratifiait. Le pouvoir exécutif et administratif passa aux mains de cinq directeurs, ce qui déterminait le nom de Directoire donné à ce gouvernement. La guerre étrangère fut la première préoccupation des directeurs: ils résolurent qu'on attaquerait l'Autriche par l'Italie, et cette opération militaire fut confiée à Bonaparte, jeune militaire de 26 ans, qui justifiait amplement le choix qu'on avait fait de lui, par ses éclatantes victoires: Lodi, Arcole, Rivoli et d'autres encore.

Production de la maison G. MAZO 33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

PROGRES

Constatons, mais ne nous réjouissons pas, qu'en deux siècles, le progrès a marché à pas de géant, au point de vue des moyens de locomotion.

En 1692, en carrosse, on parcourait 4 kil. 6 à l'heure.

En 1786, en diligence, en parcourait 5 kil. 6 à l'heure.

En 1834, en malle-poste, on parcourait 9 kil. 7 à l'heure.

En 1867, en chemin de fer, on parcourait 63 kil. 8 à l'heure.

En 1900, l'express e Calais faisait 90 kil. 8 à l'heure, parcourant 293 kil. en trois heures quinze minutes.

En 1923, l'avion Paris-Londres va de l'une à l'autre capitale en deux heures.

Oui... mais l'on rêve parfois de la bonne vieille diligence...

L'HISTOIRE DES PAPES



SIXTE V
1585 — 1590

Félix Perelli, né d'une famille pauvre, entra chez les Franciscains dont il devint le supérieur général. Il devint évêque et cardinal. D'une grande intelligence et d'une forte volonté, il fut un grand organisateur. Sa piété profonde et sa simplicité s'alliaient à une grande vision des besoins futurs.

Il chassa les brigands des États pontificaux et construisit un grand aqueduc. Il édifia aussi des entrepôts et améliora la vie de ses sujets.

Son programme de restauration fit dire qu'aucun Pape ne fit plus que lui pour Rome.

Il mit Saint-Bonaventure au rang des Docteurs de l'Eglise.

Sixte-Quint limita à 70 le nombre des cardinaux, et organisa les Sacrés Congrégations.

St-Louis de Gonzague fit profession en 1587 et mourut en 1591

Sixte V établit la fête de la Présentation de la Sainte Vierge.

Sixte V eut pour successeurs trois Papes qui ne régnèrent pas longtemps: Urbain VII (J.-B. Castagna) du 15 au 27 sept. 1590; Grégoire XIV (N.-S. Sfondati) du 5 déc. au 15 oct. 1591, et Innocent IX (A. Faccinelli) du 29 oct. au 30 déc. 1591.





de **WILLIAM KIRBY**
Traduction française de **PAMPHILE LE MAY**
Illustrations de **LA PALME**

● Suite

Une harpe reposait dans un coin du salon. Elle se leva et vint jouer, avec une apparente indifférence, mais, en réalité avec une émotion difficilement comprimée, quelques mélodies simples et douces comme ses passions. Puis, elle chanta, dans le dialecte provençal, une chanson tendre et mélancolique qu'elle avait elle-même composée.

Il y eut un silence profond. Les joueurs de cartes eux-mêmes laissèrent, pour l'écouter, leur patrie inachevée. C'était comme la voix d'un esprit qui aurait chanté dans le langage des hommes. Elle avait fini, et l'on écoutait encore ces dernières vibrations pleines de suavité qui mouraient lentement sur ses lèvres tremblantes et sur les cordes sonores de la harpe.

Les hôtes se retirèrent et ceux qui restaient formèrent un cercle devant le foyer. C'était la famille qui se resserrait dans une union plus intime, pour les confidences nouvelles, pour les épanchements sacrés.

Mme de Tilly s'était mollement enfoncée dans son grand fauteuil, et de son bras elle enveloppait affectueusement Amélie, assise sur un tabouret, à ses pieds. Elle invita Philibert à raconter ses voyages, ses études, sa carrière militaire, et le brave colonel répondit avec une extrême bienveillance et une grande modestie à sa curiosité.

Puis chacun se mit à faire des projets pour le lendemain, et pour les jours suivants. Des courses à cheval jusqu'aux seigneuries voisines; des promenades dans le parc et le domaine pour herboriser; des parties de pêche et de chasse; des visites aux amis, et surtout une excursion au petit lac de Tilly. On établissait pour toute une journée une colonie dans la petite île; on dresserait des tentes; on choisirait un gouverneur, un intendant peut-être, même un roi et une reine, et l'on oublierait le monde jusqu'au retour au manoir. Tous ces projets, comme des trames ourdies de fils d'or, serviraient à enlacer Le Gardeur.

—Je donne mon assentiment à tout, conclut Mme de Tilly.

—Je me laisse rouler dans vos mailles dorées, ajouta Le Gardeur, à condition que Pierre reste avec moi; je suis un pauvre papillon que vous voulez prendre et fixer au mur de votre château en Espagne. Ainsi soit-il!

Quand Amélie fut seule dans sa chambre elle se jeta aux pieds de la statue de la Vierge et fit monter au ciel de vives actions de grâces. Dans sa reconnaissance elle avait couronné de fleurs le front de la divine Madone. Elle pria pour Philibert, pour Le Gardeur, pour toute la maison. Longtemps, dans son émotion, elle fit glisser entre ses doigts purs les grains de son chapelet béni!

Le lendemain le soleil se leva brillant sur la cime verte des bois et sur les prairies veloutées. L'air était pur; les fleurs s'ouvraient pour offrir leurs parfums à Dieu.

Les rochers, les eaux, les arbres, tout se découpaient avec une netteté merveilleuse. Pas un lambeau de brume, pas un flocon de fumée ne traînaient dans le ciel; pas un rayonnement comme dans les grandes chaleurs; pas un nuage de poussière dans la route étincelante de soleil!

Pierre Philibert sortit pour errer seul dans la solitude du parc. Il revint le promontoire avec le bosquet ombreux qui le couronnait et le fleuve immense qui dormait à ses

Une journée au Manoir.



MELIE se leva. Elle était rose et gaie comme les reflets du matin. Elle n'avait guère dormi cependant, à cause des émotions nouvelles qui avaient agité son âme. Mais le bonheur ne fatigue guère et elle se trouvait heureuse.

Elle fit une toilette simple, noua un ruban bleu dans ses cheveux noirs, se coiffa d'un chapeau de paille à larges bords, et descendit au jardin. Elle souriait à tous les objets et bénissait tout le monde.

Elle s'informa à Félix Beaudoin, de son frère Le Gardeur.

—Où est mon frère, Beaudoin, le savez-vous? l'avez-vous vu ce matin?

—Oui, mademoiselle, répondit le vieux Félix en saluant respectueusement, il vient justement d'ordonner qu'on sellât son cheval pour aller au village. Il a demandé une carafe de cognac et la carafe lui a été apportée.

—Merci! fit-il, remportez-la; je ne boirai pas une goutte.

Son valet le regardait tout surpris.

—Je ne boirais pas même le nectar des dieux dans ce manoir, ajouta-t-il.

Et comme le valet se retirait:

—Faites amener mon cheval, s'il vous plaît, demanda-t-il, je vais me rendre au village. Les gosiers altérés comme le mien trouvent là une meilleure liqueur.

—Pauvre Le Gardeur! soupira Félix Beaudoin. Essayez de le retrouver ici, mademoiselle! essayez!

Amélie fut attristée de cela. Sa vive allégresse de tout à l'heure s'envola déjà. Elle se mit à la poursuite de son frère, dans le jardin, et elle l'aperçut bientôt qui marchait à grands pas. Il avait l'air fâché et de sa cravache il décapitait les passe-roses et les dahlias qui bordaient les allées.

Il portait son costume d'écuyer et attendait le groom avec son cheval.

Elle courut à lui, l'enchaina de ses deux bras et, le regardant avec douceur, lui dit:

—Le Gardeur, ne va pas au village maintenant, attends-nous.

—Ne pas aller au village maintenant? et pourquoi? je reviendrai pour le déjeuner. Je n'ai pas faim et je compte sur une petite course à cheval pour me mettre en appétit.

—Attends après le déjeuner; nous irons tous ensemble à la rencontre des amis qui doivent venir nous visiter ce matin. Héloïse de Lotbinière, notre cousine, vient pour vous voir, Philibert et toi.

Il faut que tu sois ici pour lui souhaiter la bienvenue. Les galants sont bien rares ici, et il serait mal à nous de laisser partir le plus beau en cette occasion.

Un combat terrible s'engageait dans l'âme de Le Gardeur entre le devoir et la passion. Il se sentait invinciblement attiré par l'amorce duplaisir, et il craignait de désoler sa soeur.

Amélie le tenait toujours, le regardait en souriant, lui disant cent choses aimables. Elle voulait venir à bout du démon qui le tentait. C'était la lutte de l'ange contre l'esprit du mal. Une pareille affection ne pouvait pas être vaincue: elle devait triompher.

—Chère enfant, s'écria tout à coup Le Gardeur, je ne suis pas digne de toi!

Et il l'embrassa tendrement. Il avait des pleurs dans les yeux.

—Pourquoi faut-il qu'une pareille amitié soit inutile? acheva-t-il avec tristesse, un instant après.

—Oh! ne dis pas cela, Le Gardeur, ne dis pas cela!... je donnerais ma vie pour te sauver.

Elle s'appuya la tête sur son épaule et se prit à sangloter. Sa douceur et son dévouement venaient d'obtenir ce que les remontrances ou la sévérité n'auraient jamais obtenu.

—A toi la victoire, mon Amélie, reprit Le Gardeur, à toi la victoire aujourd'hui! Je n'irai au village qu'avec toi... Oh! pourquoi ne se trouve-t-il pas d'autres femmes aussi bonnes que toi! je ne serais pas un réprouvé.

Tu seras mon bon ange... Je veux t'obéir... Essaie de me sauver. Si tu n'y parviens, tu pourras

toujours dire que tu as fait ton possible et plus que ton devoir.

—Le Brun, cria-t-il au groom qui venait d'amener son cheval, reconduis noir César à l'écurie.

Il lui jeta en même temps la cravache qui avait rasé tant de fleurs.

—Le Brun, clama-t-il encore, écoute! Si jamais je t'ordonne de m'amener ma monture avant déjeuner, amène-la sans bride et sans selle, avec un licou seulement, afin que j'aie l'air d'un clown et non d'un gentilhomme.

Le Brun n'en revenait plus de sa surprise. Il crut que le jeune seigneur voulait faire une maîtresse plaisanterie; il crut un peu aussi qu'il devenait fou; et c'est ce qu'il s'empressa de chuchoter à l'oreille de ses compères.

—Pierre Philibert est descendu pêcher le saumon, allons le rejoindre et lui souhaiter le bonjour? proposa Amélie.

Ils partirent joyeusement côte à côte. Philibert se leva et courut au devant d'eux sitôt qu'il les aperçut à travers la ramure. Leurs mains se pressèrent dans une sincère étreinte. La main d'Amélie s'attarda un moment dans celle de Philibert. Ce fut lui qui la retint, mais si peu de temps que Dieu seul s'en aperçut, Dieu elle et lui!

Amélie sentit une effluve chaud-délui brûler les joues: elle détourna les yeux.

L'amour se manifesta d'une façon merveilleuse par ce toucher de la main si fugitif qu'il soit. Il est le prélude mystérieux de cette étrange, intime et ravissante liaison qui va toujours unir deux personnes.

Ils comprirent tous deux ce qu'ils ne s'étaient pas encore avoué. Le silence d'un instant leur révélait de plus doux secrets que les entretiens tant de fois recommencés.

Il y a des moments qui sont toute une vie. Nos amours, nos espérances, nos déceptions tiennent dans la goutte de fiel ou de nectar que nous buvons. Nous sommes arrivés à une étape nouvelle; le passé s'efface complètement et le présent se forme de tout ce qu'il contenait. C'est la fin d'une existence déjà vieille et le commencement d'une nouvelle carrière.

Pierre Philibert se sentait aimé et il était triste. Non, il demeurait grave et silencieux. Amélie perdait aussi sa gaieté. C'était le recueillement de l'âme à l'annonce de la félicité longtemps attendue; c'était l'enivrement de l'esprit dont les rêves caressés prennent une forme indestructible et deviennent la réalité.

Le Gardeur ne soupçonnait point la cause de leur silence. Il croyait qu'ils prenaient de la peine à son sujet, et s'efforçait de se rendre aimable. Il leur montrait diverses choses, dans ce paysage enchanteur, et racontait les souvenirs qu'elles rappelaient.

Ils s'assirent tous trois sur une longue pierre, un immense caillou apporté là probablement depuis des millions d'années, par quelque banquise vagabonde, alors que l'océan glacial s'étendait sur une grande partie de l'Amérique. Peu à peu l'enjouement revint et la causerie recommença toute pétillante de gaieté.

Ils parlèrent des projets de la veille, des amis qu'ils allaient recevoir, de ceux qu'ils iraient voir. Ils se promèneraient en canot, dîneraient sous les arbres, feraient du chant, de la musique, de la danse.

Le Gardeur était le plus éveillé des trois maintenant, et il s'amusa à critiquer le programme d'Amélie; affaire de rire. Tantôt il paraissait sérieux, tantôt il plaisantait évidemment.

—Vous avez beau faire, dit-il à la fin, des amusements de manoir ne valent pas les plaisirs du palais de l'intendant.

Cette parole fit venir une larme dans les yeux de sa soeur. Il s'en aperçut:

—Pardonne-moi, chère Amélie, fit-il, tout ému, pardonne-moi, je ne voulais pas te blesser... je serais content de voir ce palais réduit en cendres, et moi avec!

—Oh! tu ne m'as nullement blessée, Le Gardeur! je sais bien que tu plaisantes... Ma sensibilité est tellement grande, vois-tu!... et j'éprouve pour ce palais une si invincible horreur que je ne puis en entendre parler sans me sentir mal à l'aise.

—Pardonne-moi! je ne t'en parlerai jamais plus de ce palais, excepté pour le maudire, comme j'ai

fait mille fois depuis que je suis revenu à Tilly.

—Merci, petit frère, fit-elle en l'embrassant.

Le bugle fit retentir ses notes aiguës. Il sonnait le déjeuner. C'était le privilège d'un vieux serviteur de la famille, qui avait été trompette dans les troupes du seigneur de Tilly, de réunir ainsi, au son de son instrument, les habitants du manoir, pour le repas du matin.

Il avait bien sollicité la permission de sonner aussi le lever, dès le point du jour, mais Mme de Tilly s'était montrée impitoyable. Elle voulait protéger le sommeil de ses gens.

Philibert reconnut l'appel d'autrefois. C'était le même cor qui vibrerait sous les bois, le même soufflet qui le remplissait.

—C'est Eole! dit-il.

Eole, c'était le sobriquet du vieux serviteur.

—Vous vous souvenez de lui? demanda Amélie.

—Oui, et je me souviens, qu'un jour, nous l'avons suivi sous les bois, ou plutôt c'est lui qui nous accompagnait. Il faisait chaud; il était fatigué; il ne trouva rien de mieux à faire qu'à s'étendre à l'ombre et dormir. Nous nous enfonçâmes dans la forêt et un instant après nous étions égarés.

—Je m'en souviens comme si c'était hier, Pierre: oui, je m'en souviens! j'ai bien pleuré alors, je m'en tordais les mains de désespoir. J'avais faim; ma robe était tout en lambeaux; j'avais perdu un soulier... Oui, je m'en souviens! Le Gardeur et vous, vous étiez aussi découragés que moi et cependant vous me portiez tour à tour, ou ensemble, sur vos mains enlacées comme une chaîne. Mais vos forces s'épuisèrent et tous à la fois nous tombâmes au pied d'un arbre en pleurant. Et alors nous nous rappelâmes de toutes ces histoires d'enfants perdus dans les bois, et d'ours qui s'approchaient d'eux en grognant pour les dévorer... Je me souviens que nous nous mîmes à genoux pour réciter nos prières, et pendant que nous demandions au bon Dieu de tous prendre en pitié, nous entendîmes soudain les éclats de la trompette du vieux Eole. Il était tout près de nous... Et comme il soufflait, comme il soufflait dans son cuivre pour se faire entendre!... Le pauvre homme, il était si content de nous retrouver, il nous embrassait si fort, il nous secouait si violemment que nous aurions aimé autant être égarés encore.

Le vieux Eole répéta son appel sonore, comme pour corroborer le récit d'Amélie.

—Allons, fit Le Gardeur, sinon nous pourrions subir encore la touchante amitié du vieux trompette.

Ils suivirent le sentier fleuri qui conduisait au manoir. Les merles et les loriot chantèrent sur leur passage, et partout, sur les branches et dans les fougères, les insectes luisants trottaient au soleil.

Mme de Tilly les attendait sur le seuil de la grande porte.

—Venez, mes enfants, leur dit-elle, comme je suis heureuse de vous revoir ensemble, et ensem-ble de vous faire asseoir à ma table!

Amélie pensa en la regardant: —Je ne sais pas si elle compte Pierre parmi ses enfants.

—Vous saurez, continua la noble châtelaine, en suivant le grand Félix Beaudoin dans la salle à déjeuner, vous saurez que les Iroquois se sont éloignés de notre frontière. Il est probable qu'ils ne feront plus guère parler d'eux. C'est un messager spécial qui m'a apporté cette nouvelle... Une bonne nouvelle n'est-ce pas?

—Excellent! bonne tante, répondit Amélie...

Le Gardeur fit un signe de la tête qui signifiait le contraire.

Pierre Philibert remarqua:

—Les Iroquois sont de vieilles connaissances que j'aime bien à revoir... au bout de mon épée.

—Vous ne laisserez donc pas le manoir, maintenant, mes braves guerriers, reprit Mme de Tilly en s'adressant à Philibert et à Le Gardeur, et vous aurez tout le

● Lire la suite en page 12



temps nécessaire pour vous entendre à propos Amélie au sujet de vos amusements.

—C'est tout arrangé, tout, fit Amélie avec vivacité. Nous avons tenu cour plénière ce matin, et préparé un code de lois pour votre règne de huit jours. Il ne manque plus que la sanction royale. La donnez-vous ?

—Et je la donne. Il le faut bien puisque tout est réglé, décidé, arrêté. Je devance mon époque et je deviens une souveraine constitutionnelle.

—C'est comme cela que doit être une royauté pour rire, riposta Amélie : constitutionnelle.

—C'est comme cela surtout que devrait être une royauté sérieuse, affirma gravement Philibert.

—Le Gardeur et Pierre vont aller au village après le déjeuner, commença Amélie.

—Au-devant d'Héloïse votre cousine, qui doit descendre de Lotbinière aujourd'hui, acheva Mme de Tilly.

—Tu viendras avec nous, Amélie, c'est convenu, tu sais, dit Le Gardeur fort sérieusement.

—Je ne voulais pas être un embarras, répondit la jeune fille, mais si tu l'exiges, j'irai. Au reste, c'est pour toi que vient Héloïse, et non pas pour moi. Elle a perdu un cœur, ici, à la fête de la Saint-Jean, et elle revient pour le chercher, ajouta-t-elle, en jetant les yeux sur Philibert.

—Vraiment ! Et comment cela ? questionna Pierre.

—Comment ? écoutez. Elle a vu, dans le boudoir de ma tante, votre portrait et celui de Le Gardeur. Elle les trouvait si beaux l'un et l'autre qu'elle ne pouvait faire de choix entre les deux.

—Décide, toi, me dit-elle ; donne-moi celui que tu voudras.

—Ah ! et comment avez-vous décidé ?

—Elle m'a donné, se hâta de dire Le Gardeur. Héloïse n'a pas eu son Abelard !... Jugement erroné.

—Non pas ! Le Gardeur, riposta Amélie, Héloïse a consulté le sort. Elle a pris trois petites boîtes semblables, a mis un nom dans chacune, les a mêlées pour ne point les reconnaître, puis d'une main tremblante a ouvert la... mauvaise !

Pas de chance ! Ensuite, la veille de la Saint-Jean, elle s'est tenue dans le porche de l'église pour voir l'ombre de son futur quand il entrerait... Hélas ! elle n'a vu que l'ombre d'une femme, m'a-t-elle assuré.

—Une femme qui allait s'agenouiller devant la statue de Notre-Dame, j'en suis certain, observa Le Gardeur.

Il continua, s'adressant à Pierre Philibert, et sa voix prit un accent presque douloureux :

—Te souviens-tu de la veille de la Saint-Jean, Pierre ? je m'en souviens toujours, moi. C'est la veille de la Saint-Jean, Pierre ? je m'en souviens toujours, moi. C'est la veille de ce grand jour que tu m'as sauvé de la mort... Ah ! la pauvre et inutile existence que tu m'as rendue alors !... Mais nul ici n'est ingrat envers toi, et Amélie se rend toujours à l'église, ce jour-là, pour remercier le Seigneur.

—Nous avons bien des actions de grâces à rendre au ciel, mon frère, et j'espère que nous n'oublierons jamais les devoirs de la reconnaissance, ajouta Amélie rougissante et attendrie.

Puis elle continua :

—C'est moi, en effet, qu'Héloïse vit entrer dans l'église, ce matin-là, mais elle n'en fut pas sûre et crut autant que c'était mon spectre. N'importe, j'acquies des droits sur elle, alors, et m'en suis prévalu ; je disposai de son cœur et c'est à toi que je l'offris, Le Gardeur.

Cruel ! tu as dédaigné la plus charmante enfant de la Nouvelle-France !...

Le Gardeur partit d'un éclat de rire.

—Héloïse tenait trop de l'ange, fit-il, pour un démon comme Le Gardeur de Repentigny. Mais je vais tâcher de faire oublier ma faute en lui portant les plus délicates attentions aujourd'hui. Je fais mener les chevaux à l'instant même et nous allons courir au devant elle.

Philibert aida Mlle de Repentigny à se mettre en selle. Elle allait bien à cheval et montait seule ordinairement. Mais ce jour-là, la galanterie avait ses droits.

Ils partirent tous les trois au petit pas, Amélie, Pierre et Le Gardeur, par la grande avenue couverte de tuf, en répandant aux saluts de Mme de Tilly qui agita son mouchoir blanc à travers les feuillages verts des arbres. Quand ils furent sur la route ils mirent au galop. Amélie paraissait très élégante dans sa longue amazone bleu foncé.

Ils eurent vite atteint le village. Héloïse de Lotbinière les attendait. Elle se jeta dans les bras de sa cousine et l'embrassa avec une tendresse réelle. Elle tendit la main à Le Gardeur et à Philibert.

Le Gardeur devina que c'était surtout sur lui que se concentrait l'affection de Mlle de Lotbinière. Il en éprouva peut-être un peu d'orgueil, mais il resta insensible.

—Je vous reconnais bien, colonel Philibert, dit-elle, et je sais que la Nouvelle-France est fière de vous...

Aussitôt, elle regarda Amélie de façon à lui faire comprendre comme elle la félicitait d'être aimée de cet homme, et comme elle partageait son bonheur.

Philibert, en s'inclinant avec respect, répondit :

—La Nouvelle-France est fière de tous ses enfants, et elle veut que le soldat se sacrifie pour ses frères.

Héloïse de Lotbinière était belle, gaie, spirituelle et sensible. Elle aimait Le Gardeur depuis longtemps et sans espoir. Elle s'était en quelque sorte repliée sur elle-même, comme ces plantes frêles que brise le premier souffle glacé de l'hiver.

Amélie avait vu avec peine l'indifférence de son frère. Elle savait qu'il était déjà dans les filets de la charmante Angélique des Meloises et elle voulait combattre l'amour par l'amour, comme dans les prairies, on combat le feu par le feu. Mais Le Gardeur était irrévocablement perdu pour l'amour chaste et fidèle, et nulle femme au monde ne pouvait lui faire oublier Angélique.

Amélie, pour consoler un peu la malheureuse enfant, lui voua une sympathie profonde et un irrévocable attachement. Héloïse cacha son chagrin au fond de son âme et personne ne le vit, que sa cousine et Dieu. Elle pleura mais en secret ; son regard fut toujours serein, son visage souriant. Elle déployait à se torturer une énergie indomptable. Sa volonté était de fer et son cœur de feu.

Les jeunes gens revinrent aussitôt au manoir. Ils furent suivis par un grand nombre d'amis qui voulaient féliciter Mme de Tilly de son heureux retour.

Tous avaient du bonheur à revoir Le Gardeur, qu'ils ne rencontraient pas souvent à Tilly maintenant, et Philibert dont la renommée volait déjà au loin.

Plusieurs avaient supposé que le colonel aspirait à la main d'Amélie. La supposition devint une certitude en se transmettant de bouche en bouche. C'était un secret que tout le monde savait. Les confidences chuchotées à l'oreille se répandaient aussi vite que les nouvelles proclamées à son de trompe. Mystère ! Quelques intimes amis répétèrent à Amélie ce qu'elles avaient appris, et la félicitèrent de tout leur cœur.

Amélie rougit, sourit, nia, affirmait que rien n'était moins vrai, moins sûr, moins probable, et tout le temps, son cœur chantait. Elle se plaisait à entendre ces rumeurs et ces promesses de félicité. Elle éprouvait une certaine confusion mais une joie plus grande encore. Elle était fière de voir que, aux yeux du monde, Philibert l'avait choisie entre tant d'autres.

Toutes ces paroles, lui semblèrent des pertes qu'elle recueillait avec soin, et qu'elle admirait en silence sous l'oeil de Dieu... Sous l'oeil de Dieu, car elle se soumettait d'avance à sa volonté sainte, soit qu'il mit le sceau à la félicité

qu'elle espérait, soit qu'il brisât comme un jouet ses suaves espérances.

Les jours passaient bien agréablement à Tilly et le programme élaboré par Amélie était fidèlement suivi. Les amusements se succédaient sans relâche et avec une aimable variété.

Le matin, les messieurs allaient à la chasse ou à la pêche, les dames lisaient, faisaient de la musique, du dessin ou divers travaux d'aiguille ; l'après-midi, tout le monde se réunissait ; puis la soirée avait lieu tantôt au manoir, tantôt chez les amies d'alentour.

L'hospitalité était la même partout. Le peuple de la Nouvelle-France ressemblait à une grande famille intimement unie. Ce phénomène social a triomphé de la conquête anglaise et du temps.

Chaque jour, Mme de Tilly passait une heure ou deux avec maître Côté, son intendant, pour traiter les affaires de la seigneurie.

Le régime féodal imposait aux seigneurs de grands devoirs et de graves obligations. Les seigneurs avaient des intérêts dans toutes les fermes et se trouvaient partie à toutes les transactions qui se faisaient dans leur domaine.

L'acquéreur d'une propriété était tenu de jurer foi et hommage et de payer les arrérages dus par le vendeur.

bonne dame suzeraine et de recevoir ainsi mon hommage".

Mme de Tilly accepta sa foi et hommage et lui donna la coupe de vin, qu'il vida debout devant elle. Elle le fit reconduire par le régisseur et lui souhaita la prospérité sur sa belle ferme du Bocage.

Philibert se trouvait de plus en plus heureux et s'enivrait sans cesse de la présence d'Amélie. Il prenait plaisir à voir se développer ses admirables perfections. Elle était si naïve, si simple dans ses manières, si prévenantes, si vertueuse ! Elle était si aimante ! Elle se cachait moins maintenant et ses regards parlaient souvent si ses lèvres se taisaient encore...

—Je suis téméraire, pensait-elle, je suis coupable, peut-être, de donner mon cœur avant qu'il me soit demandé... Je m'en veux !... mais je n'y puis rien. Je l'aime !... Il m'a préférée aux autres !... Il m'a voué toute son affection... je le sais !... je suis fière de son amour... oui, j'en suis fière !

Et cependant, quand elle paraissait devant lui, elle éprouvait un serrement de cœur, presque une angosse ; car il pouvait lire au fond de son âme à présent, et le mystérieux voile de pudeur qui dérobaux regards les intimes pensées de la jeune fille, était à demi-lévé. Le moment ne devait pas tarder à venir non plus, où elle entendrait

le solennel aveu qui tremblait depuis longtemps sur ses lèvres.

Il arriva. L'heure de la naissance et l'heure de la mort sonnent quand Dieu le veut ; mais c'est le cœur de la femme qui annonce l'heure de l'amour. Heure fortunée si l'amour est pur et l'intention droite ; heure de malédiction s'il est menteur et perfide ! La femme marchera dans le sentier de la vie, doucement appuyée sur l'homme qui la protège et la chérit, honorée et bénie de ses enfants, enviée et admirée de tous ; ou bien elle deviendra une esclave inutilement rebelle au joug, et trahira ses pas ensanglantés dans les épines du chemin...

Le moment arriva de se rendre au petit lac de Tilly. Tout le monde répondit à l'appel. Pas d'absent dans les rangs ! Le matin frais et clair promettait le chaleur ; mais les bois avaient de l'ombre.

Six canots partirent chargés de monde et de provisions, et remonteront la petite rivière. Le voyage fut assez court, et très gai. Rendus au lac, tous se dispersèrent sous les ramures et mille cris joyeux effrayèrent les oiseaux surpris.

Au frais matin succéda une journée chaude et une brise agréable se mit à souffler. Les vieux chênes que traversaient quelques rayons de soleil, laissaient tomber leur



Le bugle fit retentir ses notes aiguës

Le sieur Tranchelot venait justement d'acquiescer la ferme du Bocage ; une lisière de trois arpents de largeur sur une lieue de profondeur qui aboutissait au fleuve. Il arriva au manoir pour rendre foi et hommage.

C'était à l'heure du midi. Mme de Tilly passa dans la grande salle, accompagnée d'Amélie, de Philibert et de Le Gardeur. Tous étaient revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils s'assirent sous le dais et maître Côté se plaça en face d'eux, à une table, avec son livre de procès-verbaux ouvert devant lui. Sur cette table, une épée nue et une coupe de vin.

Trois coups furent frappés dans la porte et le sieur Tranchelot entra tête nue, sans épée et sans éperons, car il n'était pas gentilhomme. L'intendant le conduisit devant la châtelaine.

Il s'agenouilla et fit hommage en la forme voulue par la loi.

—Madame de Tilly, madame de Tilly, madame de Tilly ! je vous rends foi et hommage, en qualité de propriétaire de la ferme du Bocage que j'ai acquise du sieur Marcel, en vertu d'un acte fait et passé devant le digne notaire Jean Pothier dit Robin, le lundi de Pâques 1748. Je promets payer les cens et rentes et tous les autres droits quelconques ; je vous prie d'être ma

solennel aveu qui tremblait depuis longtemps sur ses lèvres.

—On dirait les flammes d'une immense fournaise allumée par Dieu, remarqua Héloïse de Lotbinière...

—La fournaise ardente dont parle l'Écriture sainte, ajouta Le Gardeur, et au milieu, les trois enfants qui chantent les louanges du Dieu d'Israël.

De plus en plus faibles et lointains, les échos répétaient les douces mélodies. Puis, un silence solennel succéda. La nature doucement s'alanguit et les cœurs se sentirent remplis d'une tendresse étrange. C'était l'heure des pensées charmantes et des tendres confidences, l'heure du réveil de l'amour et des épanchements des jeunes âmes, alors que seules avec Dieu elles avouent leurs flammes enivrantes et demandent au ciel de les bénir.

(A SUIVRE)

ombre comme un tapis capricieusement tissé et toujours changeant ; les pins antiques versaient leur senteur résineuse, et plus loin, les oiseaux remis de leurs terreurs, chantaient avec une ardeur nouvelle.

La journée fut bien employée. Les uns cherchèrent des fleurs sauvages sur les bords de l'eau ou au fond de la forêt ; les autres jetèrent l'hameçon aux poissons affamés ; ceux-ci luttèrent de vitesse dans leurs canots d'écorce ; ceux-là dépitèrent le lièvre ou la perdrix ; d'autres passèrent le temps à chanter ou à causer.

L'heure du dîner réunit toute l'ardente troupe, et pendant que le brasier allumé sous les bois s'éteignait, et que la fumée se dissipait déchirée par les rameaux, l'allégresse prit un nouvel élan. Des clameurs de joie firent retentir la forêt, et les oiseaux y répondirent de toutes parts.

Quelques étoiles commençaient à paraître dans l'azur du firmament. Elles ne devaient pas briller beaucoup, cette nuit-là, car la lune qui se levait déjà sur la solitude des bois resplendissait d'une manière étrange et les noyait dans ses flots de clarté.

Il fallait, avant le départ, faire ensemble le tour du lac. Chacun prit place dans les canots légers qui s'élançèrent sur les vagues endormies au milieu de leur retraite sauvage. Les Indiens n'auraient pas mieux ramé que ces gentilshommes accoutumés aux délices des salons. Les canots décrivaient la courbe de la jolie nappe d'eau, en longeant le rivage où les grèves éparpillaient leurs dernières notes plaintives.

Jean La Marche et deux joueurs de flûte, à l'avant du premier canot, se tenaient prêts à exécuter les plus riches morceaux de leur répertoire. Ils n'attendaient que le signal. Mlle Héloïse de Lotbinière prit sa guitare.

—Je vous accompagne, dit-elle. La musique rapproche les esprits les uns de sautres et les élève tous vers Dieu...

—N'oubliez pas la poésie qui est la plus divine des choses terrestres, ajouta une douce voix de femme.

Le violon, les flûtes et la guitare firent aussitôt entendre leurs accords. Ils jouèrent un air ancien déjà :

"A Saint-Malo beau port de mer..."

que Jean La Marche, qui présidait au chœur, entonna d'une voix nette et puissante, et dont les échos se perdirent dans la forêt.

Tout le monde chantait. Jamais le lac, jamais la forêt n'avaient tressailli d'une aussi douce mélodie. Le chant ne cessa point jusqu'à ce que les canots fussent arrivés vis-à-vis d'un petit promontoire... Alors, le silence se fit soudain.

—Voyez donc ! avait crié l'une des jeunes filles, en montrant de la main quelque chose de superbe, au sommet de la côte.

C'étaient trois pins majestueux qui se découpaient sombres et forts au milieu d'un océan de lumière.

—On dirait les flammes d'une immense fournaise allumée par Dieu, remarqua Héloïse de Lotbinière...

—La fournaise ardente dont parle l'Écriture sainte, ajouta Le Gardeur, et au milieu, les trois enfants qui chantent les louanges du Dieu d'Israël.

De plus en plus faibles et lointains, les échos répétaient les douces mélodies. Puis, un silence solennel succéda. La nature doucement s'alanguit et les cœurs se sentirent remplis d'une tendresse étrange. C'était l'heure des pensées charmantes et des tendres confidences, l'heure du réveil de l'amour et des épanchements des jeunes âmes, alors que seules avec Dieu elles avouent leurs flammes enivrantes et demandent au ciel de les bénir.

(A SUIVRE)

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

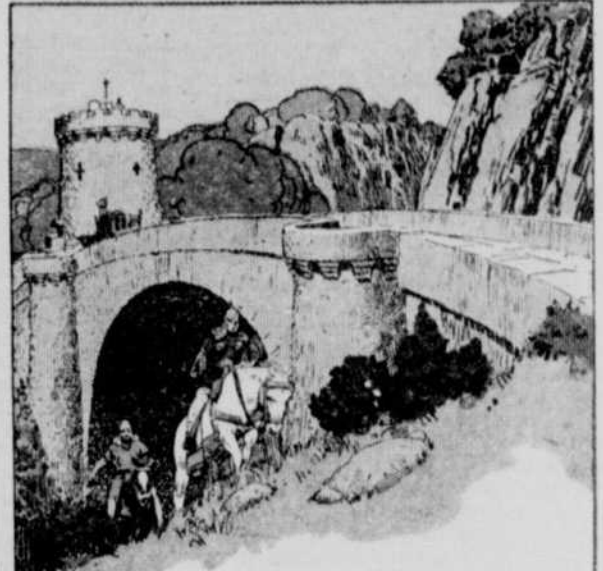
par HAROLD R. FOSTER

Lorsque Tristan, le Prince Vaillant et Sir Galvain virent qu'ils seraient accusés du meurtre de l'empereur, ils ne se contentèrent pas de quitter Rome mais ils infligèrent une belle défaite aux soldats romains qui tentaient de les arrêter. Puis ils se séparèrent, afin de mieux échapper aux soldats qui allaient sans doute les poursuivre encore.



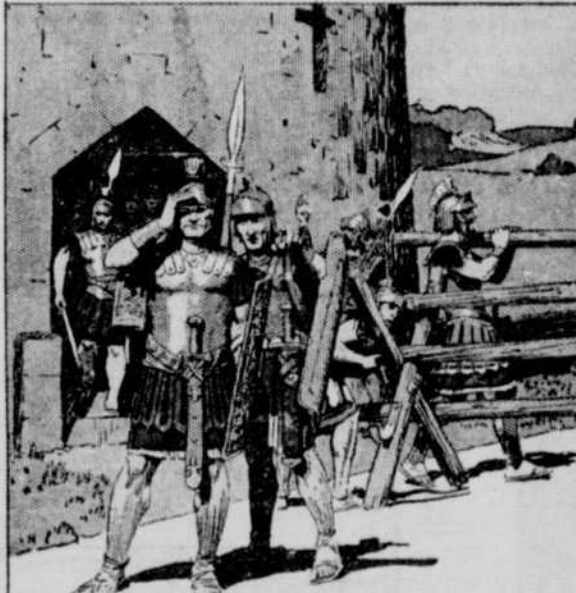
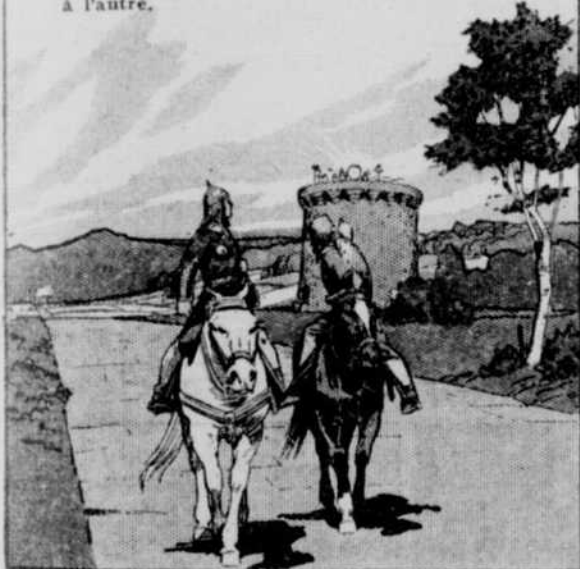
Comme le Prince Vaillant quitte la route, il entend un cri derrière lui. "C'est moi, Boldoro, votre écuyer!" Et le dévoué serviteur à la barbe rousse rejoint le Prince.

Tous les autres serviteurs avaient fui pendant la bataille, emportant tous les bagages avec eux. Seul Boldoro était resté pour assister au combat, piller les vaincus et rejoindre le Prince Vaillant dans l'espoir d'autres pillages.



Suivant les rives d'un petit ruisseau, qui descendait de la montagne, ils arrivent finalement à la Voie Appienne et ils se dirigent vers Naples.

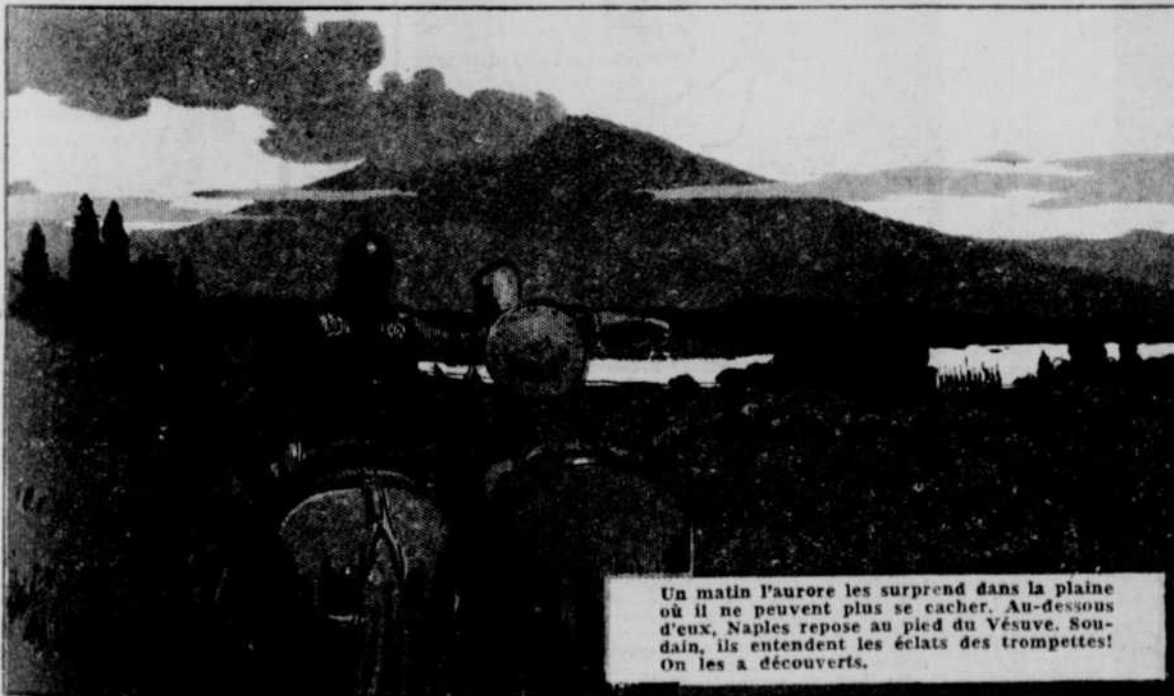
Pendant deux jours, ils marchent vers le sud sans être importunés mais le troisième jour, Boldoro attire l'attention du Prince Vaillant sur les signaux qui sont envoyés d'une tour à l'autre.



À la tour suivante, des soldats attendent pour arrêter les deux voyageurs, mais ceux-ci quittent la route et disparaissent dans les collines, ne voyageant ensuite que durant la nuit.



Mais la poursuite est commencée et une fois ou deux ils entendent passer des cavaliers armés dans la nuit. La flamme du Vésuve guide les voyageurs vers Naples.



Un matin l'aurore les surprend dans la plaine où il ne peuvent plus se cacher. Au-dessous d'eux, Naples repose au pied du Vésuve. Soudain, ils entendent les éclats des trompettes! On les a découverts.



Ils s'enfuient mais la cavalerie romaine les pourchasse.

La semaine prochaine :
DANS LE VOLCAN



Un peu de théorie

(Suite)

Pour cette série d'articles sur la théorie des instruments astronomiques, commencée le 15 décembre, nous nous sommes aidés de l'excellent traité de Danjon et Couder, *Lunettes et Télescopes*. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui sont assez avancés et qui ne peuvent se contenter d'un simple résumé, à le consulter et à l'étudier : ils y trouveront une foule de choses dont ils étaient loin de soupçonner l'existence. Les débutants feront bien de référer à un traité élémentaire de physique pour y apprendre la construction géométrique des images formées par les lentilles convergentes et les miroirs concaves.

Nous avons vu, dans notre premier article, que lorsque les foyers de l'objectif et de l'oculaire coïncident, les rayons sortent de l'instrument sous forme de faisceaux de lumière parallèle, comme ils y étaient entrés. Leur inclinaison sur l'axe a seule changé. Dans ce cas, on peut formuler le principe suivant : "L'image d'un objet placé à l'infini se forme aussi à l'infini."

On sait qu'un oeil normal fait converger des rayons parallèles exactement sur la rétine. Si ces faisceaux de rayons parallèles deviennent des faisceaux de rayons divergents, par suite de l'enfoncement de l'oculaire, l'oeil normal peut encore faire converger ces rayons, mais il doit faire agir les muscles du cristallin, d'où une fatigue si cet effort est prolongé.

L'oeil myope s'accommode bien, au contraire, de rayons divergents, puisqu'on corrige son défaut pour la vision lointaine (rayons parallèles) au moyen de lentilles divergentes. L'observateur myope enfonce donc le foyer de l'oculaire au delà du foyer de l'objectif, mais il doit le faire le moins possible s'il veut

laisser ses muscles accommodateurs au repos. On remarque, ici, que l'inclinaison moyenne des rayons sur l'axe, à la sortie de l'oculaire, est plus grande que dans le cas où ils étaient parallèles. Il s'en suit que le myope obtient un grossissement plus fort, avec un instrument donné, que l'observateur normal, une dioptrie de plus sur cent, dans la plupart des cas.

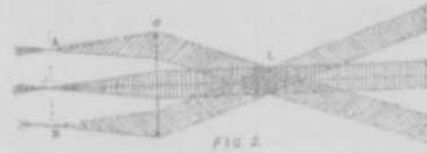
Les hypermétrops font tout le contraire des myopes : ils éloignent l'oculaire de l'objectif. Les rayons sont rendus convergents avant d'entrer dans l'oeil et ils peuvent se rencontrer sur la rétine sans accommodation subséquente.

Qu'arrive-t-il maintenant lorsqu'on place un écran assez loin en arrière du cercle oculaire ? Les rayons qui émergent étant parallèles, (voir figure 2), on observe un cercle uniformément éclairé. Pour obtenir qu'il se produise une image, il est nécessaire que les rayons convergent et viennent former foyer sur l'écran. Pour cela on éloigne progressivement l'oculaire, comme on l'a fait pour l'hypermétrope.

L'observation sur l'écran n'est guère possible que pour le Soleil, attendu que l'image est très agrandie et peu lumineuse. On notera aussi que cette image est observée droite. C'est le même phénomène qui se produit dans notre oeil, mais les nerfs optiques sont disposés de telle façon qu'ils renversent une autre fois les images en les transmettant au cerveau.

Revenons maintenant au cercle ocu-

laire dont nous avons déjà parlé. Il est facile de voir, par la figure 2, que c'est l'endroit où il faut placer l'oeil pour y faire entrer le plus de lumière possible. En deçà ou au delà, on ne voit qu'une partie de l'image focale, la partie la plus centrale : le champ est donc très réduit et il se produit un dégradé sur les bords. Lorsqu'on regarde l'image focale d'un objectif avec un oculaire, les conditions ne sont pas les mêmes, en effet, que pour un objet vu à la loupe. Dans ce cas-ci, il y a avantage à placer son oeil le plus près possible de la lentille, de manière à avoir le plus grand champ. Dans l'autre cas, non. Ceci dépend du fait que l'image focale est formée de rayons qui dépendent essentiellement de l'objectif et qu'ils sont liés à celui-ci tant qu'ils n'ont pas atteint la lentille de l'oculaire.



Puisqu'il est important de repérer le cercle oculaire, cherchons maintenant où il se trouve. Pour un oculaire à lentille simple, il coïncide presque avec son foyer. Si l'on a affaire à un oculaire composé, un oculaire de Huyghens, par exemple, le cercle oculaire est situé à mi-distance entre la lentille et le foyer. (Disons, en passant, que ceci explique pourquoi le champ de vision qui était de 20° pour un oculaire simple est maintenant de 40°. La distance est deux fois plus courte sans que les rayons ne soient toutefois plus inclinés sur l'axe de la lunette.)

Les oculaires à très court foyer et à grossissement très fort, ont donc un cercle oculaire placé très près de la lentille d'oeil et peut même en toucher la monture. L'observateur novice aura soin de se placer le plus près possible de l'oculaire, du moins quand il observe avec un fort grossissement.

Dans notre prochain article, d'autres particularités du cercle oculaire seront étudiées.

(à suivre)

Le cercle astronomique

Plusieurs nous écrivent pour nous demander les conditions d'admission dans notre société d'amateurs. Elles sont bien simples. Il suffit de s'intéresser à l'Astronomie, soit pour elle-même, soit, ce qui est encore mieux, pour son avancement. Car notre association est avant tout d'un caractère pratique.

Donc, ceux qui ont des dispositions pour devenir astronomes-amateurs recevront dans notre cercle une attention toute spéciale. Les autres, par leur sympathie et leur encouragement, apporteront à notre mouvement le support qu'il croient mériter et qu'il est en droit d'attendre.

Encore une fois, tous, sans distinction de rang social, sont invités à se joindre à nous. Prière de s'adresser au secrétaire M. Jean Gagnon, 79, Chemin Ste-Foy, (T-5884).

N.



SOTTISIER UNIVERSITAIRE

Le journal des lycées publie un sottisier universitaire recueilli dans les copies d'élèves, en français et en version latine, par M. Vidal, professeur au collège de Saumur.

En voici quelques extraits :

"A part quelques nénuphars, la rivière était fréquentée par beaucoup de nageurs."

"Le train part avec une vitesse initiale et la qui reste inanimé."

"Le petit cochon avait la tête dans le prolongement du corps et une queue minuscule adhérait à son arrière-train."

"Les Bohémiens séquestrent un peu partout et ne vivent que de rapaces."

"Mme de Sévigné naquit en 1626 : ce n'est que plus tard qu'elle épousa M. de Sévigné..."

"Ce cheval au plumage sombre secouait joyeusement le mort entre ses dents."

"Malherbe enleva à Ronsard quelques morceaux."



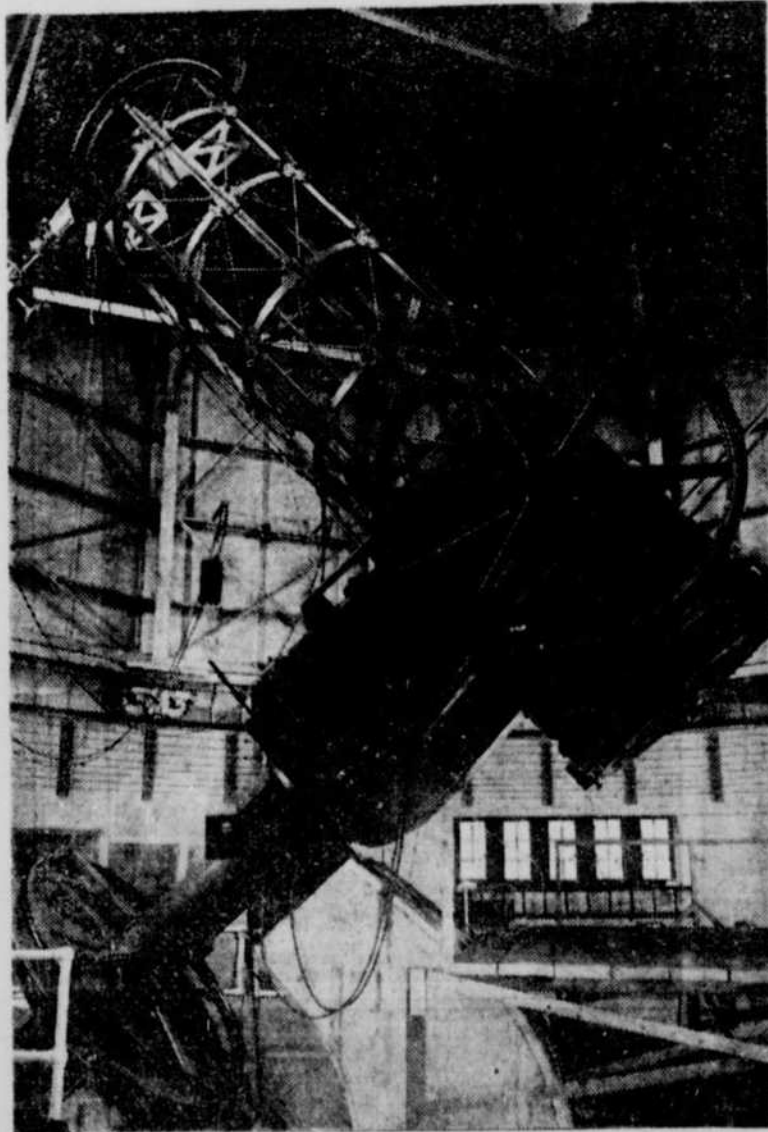
HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

6---L'Egypte

par M. PATRICE BUET
d'après les dessins et reconstitutions de M. Golchon.

L'Industrie, le Commerce et les Arts

● dans l'ancienne Egypte



● Le grand télescope de 61 pouces de l'observatoire de Harvard College, à Cambridge Massachusetts. (Photographie fournie par les constructeurs J.-W. Fecher de Pittsburg.)



183. — MASPERO

Né le 24 juin 1846, à Paris, où il mourut en 1916, Gaston Maspero débuta dans l'enseignement supérieur, comme répétiteur d'archéologie égyptienne à l'École des Hautes Études. Il était professeur titulaire d'archéologie égyptienne au collège de France, lorsque en 1881, le Khédive le nomma directeur du Musée de Boulaq et des fouilles archéologiques de l'Égypte, en remplacement de Mariette, qui venait de mourir. Nul savant ne pouvait être mieux préparé à ce poste qu'il occupa avec une compétence, une activité et un dévouement inépuisables. Ses fouilles à Alexandrie, à Memphis, à Thèbes, à Médinet-Abou, mirent à jour une quantité considérable de monuments et de documents de toutes sortes.

En 1886, il reprit le déblaiement du grand Sphinx, commencé par Mariette et il vint de découvrir les momies de Ramsès II et de Ramsès III, quand, pour des motifs d'ordre privé, il résigna ses fonctions, qui furent attribuées à M. Grébaut, directeur de l'École Française d'archéologie du Caire. Il n'en continua pas moins à titre personnel, ses travaux résumés et présentés en plusieurs ouvrages qui font autorité parmi les égyptologues.

Tout ce que nous connaissons de l'Égypte, de son histoire et de sa civilisation, c'est à Champollion, à Mariette, à Maspero que nous le devons pour la plus large part, et pourrait-on dire à Bonaparte aussi, puisque c'est de l'expédition de l'Égypte que date en somme, le goût de l'égypto-



184. — L'ART INDUSTRIEL

L'art industriel était poussé chez les Égyptiens à un rare degré de perfection. On en trouve une preuve frappante dans les pyramides dont la technique atteint une habileté déconcertante. Couloirs, galeries, chambres funéraires, qui devaient à jamais rester ensevelis après avoir reçu la momie du Pharaon, sont d'une exquise exécution. Le mortier ne paraît nulle part; les blocs sont si bien ajustés que la suture est invisible. Le tout a été équilibré avec une science si achevée que malgré un tremblement de terre, qui a secoué le plateau de Gizeh, aucune pierre ne s'est affaissée sous les millions de kilogrammes qu'elle supporte, aucune fissure ne s'est produite.

Dans un autre ordre d'idée, on peut admirer de même le merveilleux travail des ustensiles communs nécessaires à la vie et des articles de luxe d'ébénisterie ou d'orfèvrerie. Les Égyptiens connaissent à peu près toutes les applications de l'art à l'agrément des intérieurs. On connaît d'eux des céramiques, des porcelaines, des bronzes, des meubles incrustés, des sièges sculptés, d'un remarquable travail qui dénote une étonnante adresse et une nom moins remarquable sensibilité artistique.

logie. La France ici, on ne saurait trop y insister, se trouve au premier rang des nations.

La guerre

EN PAYS DE MISSION ● ● ●

La guerre avec toutes ses horreurs était déclarée ! Déjà le champ de bataille était jonché de morts !... des morts drapés de blanches fourrures: c'était sans doute des soldats finnois, qui invincibles dans les montagnes, venaient mourir héroïquement dans la plaine ! En effet une hécatombe de lièvres de prairie s'élevait dans un coin, témoignage authentique de l'adresse de Charlie, mon hôte. Ils avaient été froidement fusillés le jour même en flagrant délit d'espionnage, car la plupart avaient été surpris à épier le long des haies et des bocages. Dans tous les cas ces ennemis-là n'étaient pas à craindre puisqu'ils étaient morts, mais mes véritables, mes implacables ennemis étaient ces satanés rats de grange qui grouillaient comme des fourmis dans les tranchées et qui de temps à autre furtivement risquaient un regard scélérat à travers le plancher troué... prêts à se lancer à l'attaque au premier signal.

Ils étaient les envahisseurs, et du fond de ma conscience je déclarai que la guerre était injuste, puisque non provoquée. Quoi qu'il en soit, j'étais décidé à défendre mon "territoire" contre l'assaut imminent de ces "Iroquois" de tous les temps, TOUJOURS en quête d'un scalpe ! Au sortir de ses redoutes et traites fortresses, l'ennemi engagea la lutte avec toute la stratégie militaire moderne. Les petits sacs de farine remplaçaient les sacs de sables: les balots de linge, les bouillottes, et que sais-je encore, protégeaient les entrées de ligne mais du haut de mon grabat, (qui n'était pas bien haut), je dominais la situation pour le moment du moins; je devais attaquer par air. Mon uniforme militaire, (car je m'étais couché "tout rond"), consistait en mon capot de monton, dont le collet relevé jusqu'aux oreilles, me servait de masque à gaz, car il y avait du gaz ! Tout était prêt pour le suprême assaut. Sans ultimatum aucun, mes ennemis s'étaient élancés de leurs tranchées par cent trous et envahirent mon territoire de chair et d'os ! Ce fut une course furibonde, des marches forcées, un charivari sans précédent historique ! Les uns escadaient les chaises, la table, le poêle, tous les meubles; les autres se jetèrent à l'assaut des pièces de résistance, telles que marmites, casseroles, etc. Ils frappaient "d'estoc et de taille". Les cris de détresse, les grincements de dents alternaient pour constituer une symphonie macabre. Malgré toutes ces horreurs, je m'endormis, sentinelle fatiguée des luttes du jour ! Il faisait froid et on n'avait pas allumé de feu dans cette partie de la maison. Qu'importe j'étais bien emmitoufflé. Mon sommeil agité, se remplit de cauchemars. Je voyais mon lit envahi par l'effrayant ennemi. Avez-vous déjà senti la caresse du rat qui se glisse furtivement sous les draps ? Et quelles puissantes mordées dans mes oreilles ! Saisissant ma lanterne de poche, que je gardais sur moi en cas d'urgence, j'essayai un brin de résistance, mais mes doigts gourdés paralyserent tout mouvement défensif. Néanmoins je parvins à sortir une petite boîte d'allumettes de mes poches; je ne pus l'ouvrir ! Pendant ce temps-là, les rats m'arpentaient sur le long et sur le large ! Pour comble d'infortune quelque chose de vivant, un corps velu et moustaché gravissait les pentes escarpées de mon menton: ce qui me fit passer du domaine des rêves au pays de la réalité. Je me dressai sur mon séant; puis saisissant ma lanterne je la braquai sur l'armée envahissante. Ce fut une panique sans pareille ! L'ennemi battit en retraite et moi je fonçai dans l'appartement voisin en quête d'un chat que j'avais vu la veille au soir et que j'avais retenu pour mon service en cas de besoin. Mais la vieille s'aperçut de mon intrusion et me conseilla de ne point prendre le félin pour allié car il avait peur des rats ! "Qu'importe, lui répliquai-je, je le prends quand même!" L'ennemi gagna de cause et sortit triomphant, le chat sous le bras. A peine arrivé à ma chambre voilà que j'aperçus la vieille à mes trousses, me criant: "Le chat va manger les "jack rabbits" Père ! Je vais les transporter dans l'autre appartement" — "Bien, je vais t'aider, mais je garde le chat," dis-je résolu. Nous

nous mimas à l'oeuvre, la vieille et moi, et nous transportâmes les lièvres géants à leur destination.

Puis je me remis au lit. Le chat, lui, se tint en sécurité sur les hauts lieux... un vieux buffet bien hors d'atteinte ! Mais sa présence suffit pour terroriser les rats et leur imposer le respect. Pour un instant il se fit une accalmie; je croyais à une amnistie complète de leur part, mais, soudain une mutinerie se déclara dans le camp ennemi ! Les uns voulaient venir reprendre les positions perdues; les autres optaient pour l'invasion d'un territoire avoisinant, plus facile ! A mon éveil j'appris que ces derniers avaient eu gain de cause, puisque la vieille, moitié en furie, moitié en risée m'apprit que les sales moitié-pèdes l'avaient soigneusement tenu en éveil le reste de la nuit; de même ils avaient considérablement molesté sa bru et ses petits enfants. Je lui contai les tribulations que j'avais eu à endurer dans la première partie de la nuit ! et elle me pardonna de lui avoir ravi son chat ! La guerre était finie... et finis les cauchemars !

Après avoir célébré la sainte messe dans ce taudis et avoir prié un tout petit brin pour l'extermination des rats, la bru s'avança vers moi et me demanda de baptiser son enfant. C'était une convertie récente du paganisme. "Père, me dit-elle, j'insiste que tu baptises mon enfant et pour une bonne raison. Quand j'étais païenne j'eus quatre enfants et ils sont morts tous les quatre. Depuis que je suis chrétienne j'ai eu le même nombre d'enfants et ils sont tous vivants et en bonne santé. Je sais que c'est parce que je les fais baptiser dès qu'ils viennent au monde" "Tu as raison, ma bonne Annie, lui dis-je, et j'espère que le Grand Esprit te gardera encore celui-ci!"

J'admire la foi et la confiance de cette enfant des bois, et je fis couler l'eau régénératrice sur le front du petit.

La guerre aux rats dure toujours en pays de missions. Les chevaliers de la Croix Rouge que sont les missionnaires ont besoin de subsides pour organiser l'offensive contre les rats sataniques que sont les apôtres des fausses doctrines qui infestent nos réserves.

Il faut des châteaux forts, des chapelles, des écoles !

Venez-nous en aide ! Il faut que la bonne cause triomphe ! Nous acceptons pour nous la pauvreté et maints sacrifices en pays de missions. Mais nous ne voudrions pas perdre la guerre contre Satan !

François Poulin, O.M.I.,
Lestock, (Saskatchewan).

Pour protéger LE PLOMB contre la cristallisation

Pour certains traitements, dans l'industrie chimique, on se sert d'appareils doublés par une chemise de plomb, ce métal n'étant pas attaqué par les réactifs. Mais il est parfois le siège de réactions, qui conduisent à une cristallisation du métal, état sous lequel il perd sa résistance.

Pour rendre le plomb à peu près refractaire à cette transformation, il suffit de lui ajouter des traces de certains autres métaux, par exemple, 0,06 pour 100 de cuivre ou 0,5 pour 100 de tellure. Avec les alliages de cette sorte, les cristaux du plomb ne peuvent se développer.

Proverbes chinois

Ecoute mille fois, ne parle qu'une seule.

Une femme laide n'aime pas les miroirs.

L'esprit a beau faire plus de chemin que le coeur, il ne va jamais si loin.



● Les côtes accidentées de la Baie St-Paul procurent aux skieurs des sensations nouvelles. (Photo C. N. R.)

DES MILLIERS DE CASTORS A LA BAIE JAMES

Le castor, qui est l'animal le plus connu du Canada, se multiplie rapidement dans les réserves qu'on lui a créées autour de la baie James, vient d'annoncer un représentant du ministère fédéral des Mines et des Ressources. On estime qu'il y a aujourd'hui plus de 8,000 castors dans ces réserves, tandis qu'il n'y en avait que 230 lors de l'établissement de la première, en 1933.

C'est grâce à la collaboration de la Compagnie de la Baie d'Hudson, du gouvernement fédéral et des gouvernements de Québec et d'Ontario qu'on a pu ainsi entreprendre, au bénéfice de la population indienne, de repeupler de castors certaines régions où ils abondaient autrefois. L'établissement de la première réserve à Rupert's House, P. Q., remonte à 1933, alors que la Compagnie de la Baie d'Hudson obtint de louer une région de 7,000 milles carrés pour 15 ans. Le relevé qu'on fit à l'automne de 1933 établissait à 162 le nombre des castors de la réserve, mais ceux-ci protégés par les Indiens au lieu d'être exposés à leurs pièges ne tardèrent pas à profiter de la protection qu'on leur assurait. En 1936, le nombre des castors de la réserve atteignait 1,044, et à l'automne de 1940, 6,454. On n'a commencé à piéger dans la réserve que durant la saison de 1939-1940 et on y a pris 500 castors; on se propose d'en prendre autant en 1940-1941.

Voisine de la réserve de Rupert's House se trouve une région de 13,000 milles carrés, dont on a fait en août 1938 une autre réserve de castors où seuls les Indiens peuvent admettre. Le piégeage n'y sera toutefois pas permis avant que le nombre des rongeurs ait atteint 4,000. La surveillance de la réserve relève de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de garde-chasse indiens. Le dernier recensement qu'on fait les Indiens révèle que le nombre des castors de cette immense région est passé en trois ans de 254 à 730.

Dans la baie James même, les lies Charlton et Akimiski, qui relèvent de l'administration des Territoires du Nord-Ouest, ont été converties en deux réserves de castors. La première y a été en 1933, et on y a alors mis en liberté 68 rongeurs. Sous la surveillance vigilante du gardien indien qui vit sur l'île, le nombre des castors avait atteint environ 700, quand on a recommencé le piégeage au cours de la saison de 1939-1940. D'après le recensement de 1939, les quatre couples de castors libérés en 1935 sur l'île Akimiski avaient en 1939 une progéniture de 125 couples. L'île a une superficie de 900 milles carrés, et on présume que 6,000 castors pourraient y vivre.

On continuera le printemps prochain

cette entreprise importante de repeuplement en établissant au nord de la rivière Albany, près de la baie James, la nouvelle réserve de Kapisko. Une entente conclue entre le gouvernement ontarien et la Compagnie de la Baie d'Hudson cède pour cinq ans à cette dernière une grande étendue de terrain dont elle doit faire une réserve de castors. La part du gouvernement fédéral dans cette entreprise consiste à fournir à la compagnie les animaux à fourrure dont elle aura besoin pour commencer le repeuplement. L'administration de la réserve de Kapisko relèvera de la compagnie, mais seuls les Indiens auront le droit d'y faire la chasse quand le nombre des castors sera suffisant.

Pour occuper ses loisirs

BEAUCOUP de gens consacrent leurs loisirs aux joies du jardinage, d'autres font de la bicyclette, les uns étudient, les autres s'amuse. Mais en général on choisit un délassement qui rappelle le moins possible le labeur quotidien.

Il y a cependant des exceptions: des gens qui sans doute adorent leur métier.

Témoin ce conducteur d'autobus, qui, son travail terminé, construit des autobus en miniature, mais suffisamment grandes néanmoins pour que plusieurs personnes puissent s'y installer confortablement. Afin que les proportions du véhicule soient sauvegardées, les passagers émergent du toit à mi-corps, ce qui nuit considérablement à l'illusion.

Ne croyez pas que notre fervent de l'autobus se contente de tourner en rond dans son jardin. Il se promène dans la ville dans cet original équipage, car il possède tous les papiers réglementaires.

Pour peu que les aviateurs, les mécaniciens de locomotive, les marins soient pris de contagion, les rues ne manqueraient pas de présenter bientôt un spectacle divertissant et varié.

Proverbes portugais

Mieux vaut mériter l'estime et ne pas l'avoir que de l'avoir et ne pas la mériter.

Mieux vaut un âne vous portant paisiblement au but qu'un rapide cheval vous précipitant dans le fossé.

Mieux vaut se taire tout le temps que de mal parler une seule fois.

Seul est vraiment pauvre celui qui croit l'être.

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office

CHAPITRE 6

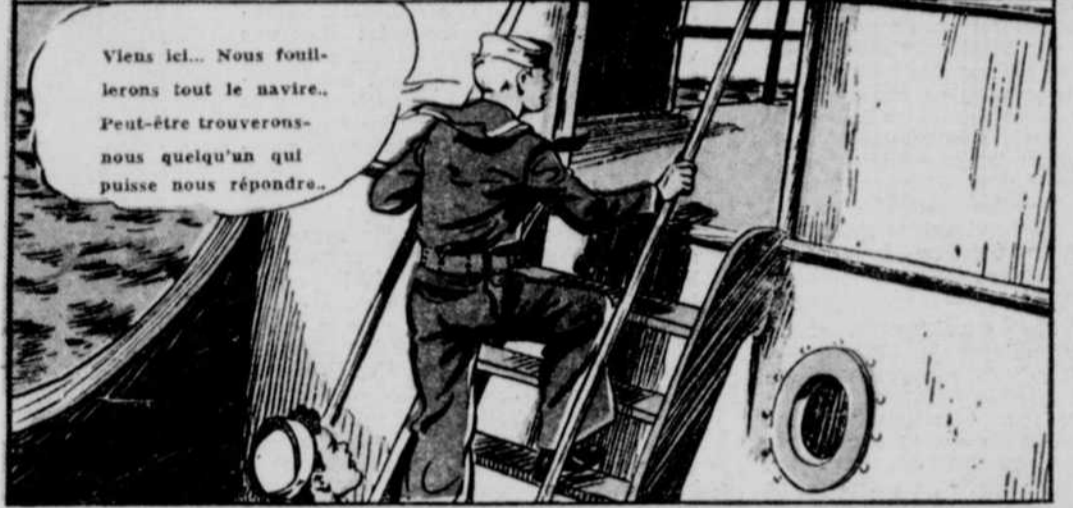
Les patrouilleurs de la côte ont reçu ordre de rechercher le navire en retard "Sea Spray" que l'on croit victime de saboteurs ou d'espions. Ce navire revenait avec une cargaison d'étain... Jeannot et Jules ont été chargés de cette mission.



Tout un équipage drogué ainsi. C'est impossible!...



Dieu merci, ils sont vivants, Jeannot... Ils reviendront bientôt à eux.



Viens ici... Nous fouillerons tout le navire... Peut-être trouverons-nous quelqu'un qui puisse nous répondre.



De l'amande!... J'étouffe!... Je ne vois plus!

Mais c'est le capitaine. Viens vite.



Nous sommes des patrouilleurs de la côte. Qu'est-il arrivé?

Nous approchions du port lorsqu'un navire nous a barré la route, un navire inconnu...



Tout à coup, un épais nuage de fumée a enveloppé notre navire... et mes hommes sont tombés sur le pont, les uns après les autres... Je ne me souviens plus de rien... Ça va mieux maintenant... Nous allons continuer...

— Capitaine...
CAPITAINE.



Le navire a été vidé de sa cargaison... Il ne reste plus rien.

On a fait cela tandis que nous étions sans connaissance. Qui a fait cela?



C'est ce navire inconnu! Viens, Jules, il nous faut retrouver ce navire.

Pas si vite... Vous ne le retrouverez jamais... C'est le bateau fantôme des pirates... Je vous dis...



Peut-être, mais nous allons essayer quand même... Ce sont des traîtres, et nous les poursuivrons...

C'est dangereux, mais allons-y quand même.

11 24
Copr. 1940,

(à suivre)